



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

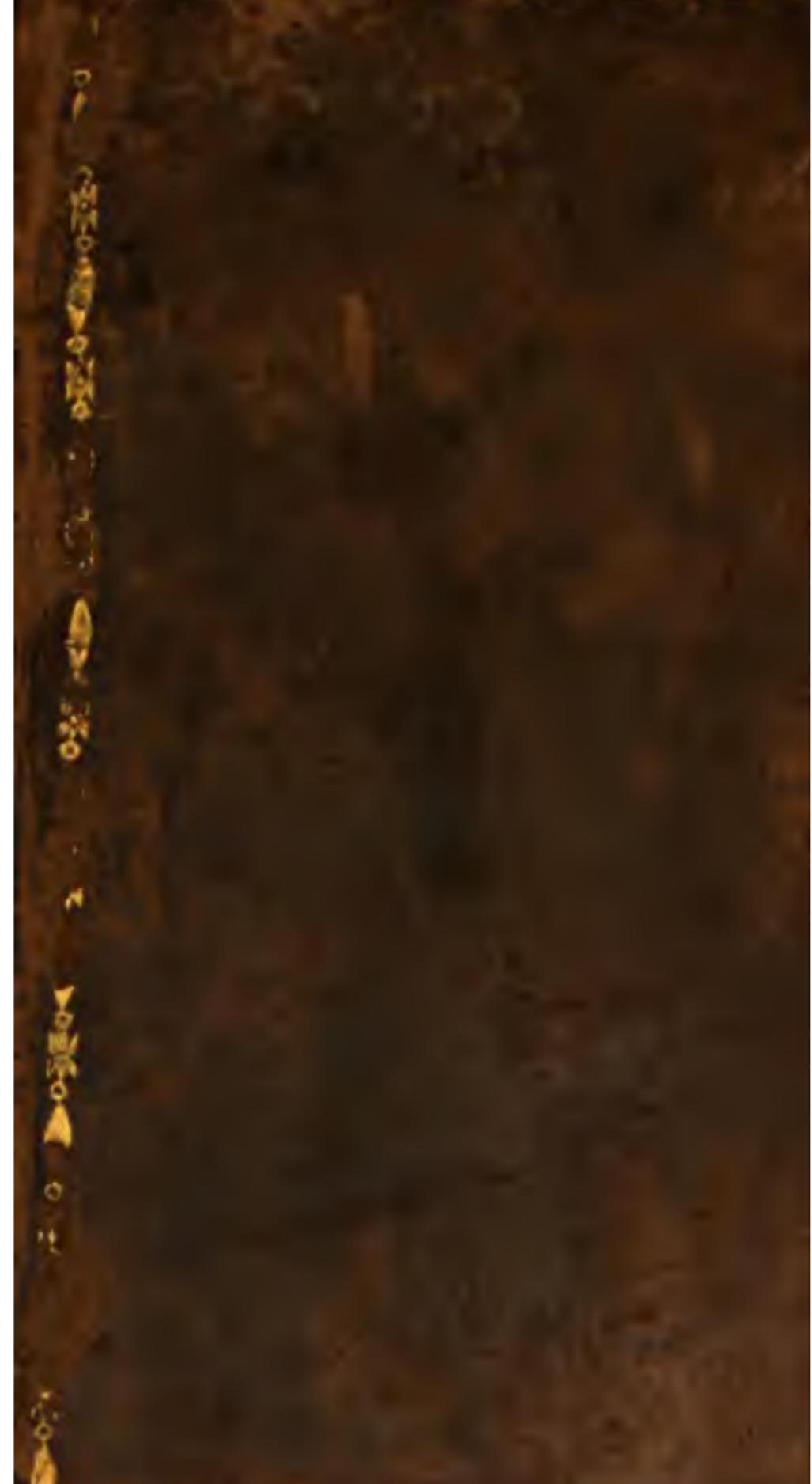
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



# TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

✓C ON FUND





Veb. Fr. II A. 1930

camp. 30.

Rousseau



**ŒUVRES**

*CHOISIES*

**DE ROUSSEAU.**

—  
TOME PREMIER.  
—







*Ind. Paris*

*1780*

*N. D. Lamy, del.*

*Né à Paris en 1669. Mort à Bruxelles en 1742.*

*Il fit trente ans d'opéra d'opéra,  
Et trente ans d'opéra de robe. PIRON.*

ŒUVRES

CHOISIES

DE ROUSSEAU.

---

TOME PREMIER.

---



A GENÈVE.

---

M. DCC. LXXVII.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY  
20 DEC 1988  
OF OXFORD

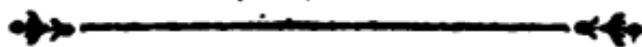
LIBRARY



# O D E S.



## LIVRE PREMIER.



# ODES SACRÉES.



## ODE PREMIÈRE

### TIRÉE DU PSEAUME XIV.

*Caractère de l'Homme juste.*

**S**EIGNEUR, dans ton temple adorable  
Quel mortel est digne d'entrer ?  
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer  
Ce sanctuaire impénétrable,  
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,  
Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

*Tome I.*

A

Ce sera celui qui du vice  
 Évite le sentier impur :  
 Qui marche d'un pas ferme & sûr  
 Dans le chemin de la justice ;  
 Attentif & fidèle à distinguer sa voix ,  
 Intrépide & sévère à maintenir ses loix.

Ce sera celui dont la bouche  
 Rend hommage à la vérité :  
 Qui sous un air d'humanité  
 Ne cache point un cœur farouche :  
 Et qui par des discours faux & calomnieux,  
 Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe ,  
 Enflé d'une vaine splendeur ,  
 Paroit plus bas dans sa grandeur  
 Que l'insecte caché sous l'herbe :  
 Qui bravant du méchant le faste couronné ,  
 Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses  
 Sont un gage toujours certain :  
 Celui qui d'un infame gain  
 Ne fait point grossir ses richesses :  
 Celui qui sur les dons du coupable puissant  
 N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,  
 Comblé d'un éternel bonheur,

Un jour des élus du Seigneur  
Partagera la sainte joie ;  
Et les frémissemens de l'enfer irrité  
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

---

## O D E I I.

TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

*Mouvement d'une âme qui s'élève à la connoissance  
de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.*

**L**Es cieux instruisent la terre  
A révérer leur auteur.  
Tout ce que leur globe enferme  
Célèbre un Dieu créateur.  
Quel plus sublime cantique  
Que ce concert magnifique  
De tous les célestes corps !  
Quelle grandeur infinie !  
Quelle divine harmonie  
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle  
Tout parle, tout nous instruit.  
Le jour au jour la révèle,

La nuit l'annonce à la nuit.  
Ce grand & superbe ouvrage  
N'est point pour l'homme un langage  
Obscur & mystérieux:  
Son admirable structure  
Est la voix de la nature,  
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte  
Il a placé de ses mains  
Ce soleil qui dans sa route  
Éclaire tous les humains.  
Environné de lumière,  
Cet astre ouvre sa carrière  
Comme un époux glorieux,  
Qui dès l'aube matinale  
De sa couche nuptiale  
Sort brillant & radieux.

L'univers, à sa présence,  
Semble sortir du néant;  
Il prend sa course, il s'avance  
Comme un superbe géant.  
Bientôt sa marche féconde  
Embrasse le tour du monde  
Dans le cercle qu'il décrit;  
Et par sa chaleur puissante  
La nature languissante  
Se ranime & se nourrit,

Oh ! que tes œuvres sont belles !  
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !  
Que ceux qui te sont fidèles,  
Sous ton joug trouvent d'attraits !  
Ta crainte inspire la joie :  
Elle assure notre voie ;  
Elle nous rend triomphans :  
Elle éclaire la jeunesse,  
Et fait briller la sagesse  
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante,  
Dieu puissant ; inspire-moi  
Cette crainte vigilante,  
Qui fait pratiquer ta loi :  
Loi sainte , loi desirable ,  
Ta richesse est préférable  
A la richesse de l'or :  
Et ta douceur est pareille  
Au miel dont la jeune abeille  
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,  
Qui peut connoître, Seigneur,  
Les foiblesses égarées  
Dans les replis de son cœur ?  
Prête-moi tes feux propices.  
Viens m'aider à fuir les vices  
Qui s'attachent à mes pas.

Viens consumer par ta flâme  
Ceux que je vois dans mon ame,  
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel empire  
Tu veux dégager mes sens ;  
Si tu daignes me sourire ,  
Mes jours seront innocens.  
J'irai pulser sur ta trace ,  
Dans les sources de ta grace ;  
Et de ses eaux abreuvé ,  
Ma gloire fera connoître  
Que le Dieu qui m'a fait naître,  
Est le Dieu qui m'a sauvé.



O D E I I I.

TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

*Sur l'aveuglement des hommes du siècle.*

**Q**U'AUX accens de ma voix la terre se réveille,  
Rois, soyez attentifs: peuples, ouvrez l'oreille:  
Que l'univers se taise, & m'écoute parler.  
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre,  
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire  
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.  
Ivre de ses grandeurs & de son opulence,  
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.  
Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable,  
Où la mort saisira ce fortuné coupable,  
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,  
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,  
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?  
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile;  
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,  
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ,  
Et vous pourriez encore , insensés que vous êtes ,  
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?  
Non , non , tout doit franchir ce terrible passage ;  
Le riche & l'indigent , l'imprudent & le sage ,  
Sujets à même loi , subissent même sort.

D'avidés étrangers , transportés d'alégresse ,  
Engloutissent déjà toute cette richesse ,  
Ces terres , ces palais , de vos noms ennoblis.  
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?  
Un sépulcre funèbre , où vos noms , où vous-mêmes  
Dans l'éternelle nuit ferez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles ,  
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles ,  
Ont de ces vérités perdu le souvenir.  
Pareils aux animaux farouches & stupides ,  
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides ,  
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;  
Mais toujours leur raison soumise & complaisante ,  
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.  
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes ,  
Où la cruelle mort les prenant pour victimes ,  
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,  
Ce pouvoir usurpé , ces ressorts politiques ,

Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.  
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,  
Et Dieu, de sa justice appaisant le murmure,  
Livra ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des  
hommes.

Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous  
sommes ;

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.  
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,  
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;  
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.



O D E I V.

TIRÉE DU PSEAUME LVII.

*Contre les Hypocrites.*

**S**I la loi du Seigneur vous touche,  
Si le mensonge vous fait peur,  
Si la justice en votre cœur  
Règne aussi-bien qu'en votre bouche;  
Parlez, fils des hommes, pourquoi  
Faut-il qu'une haine farouche  
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi?

C'est vous, de qui les mains impures  
Trament le tissu détesté  
Qui fait trébucher l'équité  
Dans le piège des impostures,  
Lâches, aux cabales vendus,  
Artisans de fourbes obscures,  
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraudes fertile,  
Dès l'enfance est pétri de fard;  
Il fait colorer avec art  
Le fiel que sa bouche distille;  
Et la morsure du serpent

Est moins aiguë & moins subtile,  
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,  
Ils sont inflexibles & sourds.  
Leur cœur s'assoupit aux discours  
De l'équité qui les réveille,  
Plus insensibles & plus froids  
Que l'aspic qui ferme l'oreille  
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes,  
Dieu saura venger l'innocent.  
Je le verrai, ce Dieu puissant,  
Foudroyer leurs têtes fumantes ;  
Il vaincra ces lions ardents,  
Et dans leurs gueules écumantes  
Il plongera sa main & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide  
D'un torrent qui roule à grand bruit,  
Se dissipe & s'évanouit  
Dans le sein de la terre humide :  
Ou comme l'airain enflammé  
Fait fondre la cire fluide  
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé,

Ainsi leurs grandeurs éclipsées  
S'anéantiront à nos yeux.

Ainsi la justice des cieux  
Confondra leurs lâches pensées.  
Leurs dards deviendront impuissans,  
Et de leurs pointes émouffées  
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres  
Puissent pousser des rejetons,  
Eux-mêmes, tristes avortons,  
Seront cachés dans les ténèbres;  
Et leur sort deviendra pareil  
Au sort de ces oiseaux funèbres  
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce  
Les justes riront à leur tour;  
C'est alors que viendra le jour  
De punir leur superbe audace;  
Et que sans paroltre inhumains,  
Nous pourrons extirper leur race,  
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance,  
Pourront dire avec vérité  
Que l'injustice & l'équité  
Tour à tour ont leur récompense;  
Et qu'il est un Dieu dans les cieux  
Dont le bras soutient l'innocence,  
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

## O D E V.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

*Idee de la véritable grandeur des rois.*

**O** DIEU, qui par un choix propice  
 Daignâtes élire entre tous  
 Un homme qui fût parmi nous  
 L'oracle de votre justice:  
 Inspirez à ce jeune roi,  
 Avec l'amour de votre loi  
 Et l'horreur de la violence,  
 Cette clairvoyante équité,  
 Qui de la fausse vraisemblance  
 Sait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévères  
 Sa voix assure l'innocent:  
 Que de son peuple gémissant  
 Sa main soulage les misères:  
 Que jamais le mensonge obscur  
 Des pas de l'homme libre & pur  
 N'ose à ses yeux souiller la trace:  
 Et que le vice fastueux  
 Ne soit point assis à la place  
 Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes  
La paix & tous les dons des cieux,  
Comme un fleuve délicieux,  
Viendront arroser nos campagnes.  
Son règne, à ses peuples chéris,  
Sera ce qu'aux champs déflouris  
Est l'eau que le ciel leur envoie ;  
Et tant que luira le soleil,  
L'homme plein d'une sainte joie,  
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asyle  
De l'orphelin persécuté :  
Son équitable austérité  
Soutiendra le foible pupile.  
Le pauvre sous ce défenseur,  
Ne craindra plus que l'oppresser  
Lui ravisse son héritage ;  
Et le champ qu'il aura semé,  
Ne deviendra plus le partage  
De l'usurpateur affamé.

Ses dons, versés avec justice,  
Du pâle calomniateur,  
Ni du servile adulateur,  
Ne nourriront point l'avarice.  
Pour eux son front sera glacé.  
Le zèle désintéressé,  
Seul digne de sa confiance,

Fera renaitre pour jamais  
Les délices & l'abondance,  
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,  
Répandue au-delà des mers,  
Jusqu'aux deux bouts de l'univers  
Avec éclat sera semée.  
Ses ennemis humiliés  
Mettront leur orgueil à ses pieds :  
Et des plus éloignés rivages,  
Les rois, frappés de sa grandeur,  
Viendront, par de riches hommages,  
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle  
Que doivent suivre tous les rois ,  
C'est de la sainteté des loix  
Le protecteur le plus fidèle.  
L'ambitieux immodéré,  
Et des eaux du siècle enivré,  
N'ose paroître en sa présence :  
Mais l'humble ressent son appui :  
Et les larmes de l'innocence  
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années  
Le tems respectera le cours ,  
Et d'un long ordre d'heureux jours

Ses vertus seront couronnées.  
Ses vaisseaux par les vents poussés,  
Vogueront des climats glacés  
Aux bords de l'ardente Lybie :  
La mer enrichira ses ports,  
Et pour lui l'heureuse Arabie  
Épuîsera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue  
D'un chêne, autrefois arbrisseau,  
Égaler le plus haut rameau  
Du cèdre caché dans la nue ;  
Tel, croissant toujours en grandeur,  
Il égalera la splendeur  
Du potentat le plus superbe ;  
Et ses redoutables sujets  
Se multiplieront comme l'herbe  
Autour des humides marais.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire  
Les rois lui dressent des autels !  
Que les cœurs de tous les mortels,  
Soient les monumens de sa gloire !  
Et vous, ô maître des humains,  
Qui de vos bienfaitantes mains  
Formez les monarques célèbres,  
Montrez-vous à tout l'univers,  
Et daignez chasser les ténèbres,  
Dont nos foibles yeux sont couverts.

## O D E V I.

TIRÉE DU PSEAUME XC.

*Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux  
qui s'assurent en Dieu.*

**C**ELUI qui mettra sa vie  
Sous la garde du Très-Haut,  
Repoussera de l'envie  
Le plus dangereux affaut.  
Il dira : Dieu redoutable,  
C'est dans ta force indomptable  
Que mon espoir est remis :  
Mes jours sont ta propre cause ;  
Et c'est toi seul que j'oppose  
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asyle,  
Par ses secours tout-puissans,  
Je brave l'orgueil stérile  
De mes rivaux frémissans.  
En vain leur fureur m'assiège :  
Sa justice rompt le piège  
De ces chasseurs obstinés.  
Elle confond leur adresse,

Et garantit ma foiblesse  
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces  
Comblent de crainte & d'ennui,  
Contre leurs complots atroces  
Ne cherche point d'autre appui.  
Que sa vérité propice  
Soit contre leur artifice  
Ton plus invincible mur.  
Que son aile tutélaire  
Contre leur âpre colère  
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte  
De leurs traits les plus perçans,  
Du froid poison de la crainte  
Tu verras tes jours exempts ;  
Soit que le jour sur la terre  
Vienn' éclairer de la guerre  
Les implacables fureurs ;  
Ou soit que la nuit obscure  
Répande dans la nature  
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que vois-je ! Quels abîmes  
S'entr'ouvrent autour de moi ?  
Quel déluge de victimes  
S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?

Quelle épouvantable image  
De morts , de sang , de carnage  
Frappe mes regards tremblans ?  
Et quels glaives invisibles  
Percent de coups si terribles  
Ces corps pâles & sanglans ?

Mon cœur, sois en assurance ;  
Dieu se souvient de ta foi :  
Les fléaux de sa vengeance  
N'approcheront point de toi.  
Le juste est invulnérable.  
De son bonheur immuable  
Les anges sont les garans.  
Et toujours leurs mains propices,  
A travers les précipices,  
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës  
Du bois le moins fréquenté,  
Parmi les ronces aiguës  
Il chemine en liberté.  
Nul obstacle ne l'arrête.  
Ses pieds écrasent la tête  
Du dragon & de l'aspic ;  
Il affronte avec courage  
La dent du lion sauvage  
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foibleſſes  
Troublent ſes jours triomphans ;  
Il ſe ſouvient des promeſſes  
Que Dieu fait à ſes enfans.  
A celui qui m'eſt fidèle ,  
Dit la ſageſſe éternelle ,  
J'affermerai mes ſecours ;  
Je r'affermerai ſa voie ;  
Et dans des torrens de joie  
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes.  
Je viendrai toujours à lui ;  
Je ferai dans ſes traverses  
Son inſéparable appui :  
Je le comblerai d'années  
Paiſibles & fortunées ;  
Je bénirai ſes deſſeins :  
Il vivra dans ma mémoire ,  
Et partagera la gloire  
Que je réſerve à mes ſaints.



## O D E V I I.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX.

*Contre les Calomniateurs.*

**D**ANS ces jours destinés aux larmes,  
 Où mes ennemis en fureur  
 Aiguisoient contre moi les armes  
 De l'imposture & de l'erreur :  
 Lorsqu'une coupable licence  
 Empoisonnoit mon innocence,  
 Le Seigneur fut mon seul recours :  
 J'implorai sa toute-puissance,  
 Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages  
 Que reçoit l'humble vérité,  
 Venge-toi; détruis les ouvrages  
 De ces lèvres d'iniquité;  
 Et confonds cet homme parjure,  
 Dont la bouche non moins impure  
 Publie avec légèreté  
 Les mensonges que l'imposture  
 Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière  
 Pourra défendre l'innocent

Contre la fraude meurtrière  
De l'impie adroit & puissant ?  
Sa langue aux feintes préparée  
Ressemble à la flèche acérée  
Qui part & frappe en un moment,  
C'est un feu léger dès l'entrée,  
Que suit un long embrasement.

Hélas! dans quel climat sauvage  
Ai-je si long-tems habité!  
Quel exil! Quel affreux rivage!  
Quels asyles d'impiété!  
Cédar, où la fourbe & l'envie  
Contre ma vertu poursuivie  
Se déchaînèrent si long-tems,  
A quels maux ont livré ma vie  
Tes sacrilèges habitans!

J'ignorois la trame invisible  
De leurs pernicieux forfaits ;  
Je vivois tranquille & paisible  
Chez les ennemis de la paix ;  
Et lorsqu'exempt d'inquiétude,  
Je faisois mon unique étude  
De ce qui pouvoit les flatter,  
Leur détestable ingratitude  
S'armoit pour me persécuter.



ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

*Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.*

**M**ON ame, louez le Seigneur :  
Rendez un légitime honneur  
A l'objet éternel de vos justes louanges.  
Oui, mon Dieu, je veux désormais  
Partager la gloire des anges,  
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits,

Renonçons au stérile appui  
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;  
Ne fondons point sur eux une espérance folle,  
Leur pompe, indigne de nos vœux,  
N'est qu'un simulacre frivole ;  
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du fort,  
Comme nous, jouets de la mort,  
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;  
Et périront en même jour  
Ces vastes & hautes pensées  
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour,

Dieu seul doit faire notre espoir,  
Dieu, de qui l'immortel pouvoir  
Fit sortir du néant le ciel, la terre & l'onde ;  
Et qui, tranquille au haut des vairs,  
Anima d'une voix féconde  
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui, du ciel occupé,  
Et d'un faux éclat détrompé,  
Met de bonne heure en lui toute son espérance !  
Il protège la vérité,  
Et saura prendre la défense  
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit :  
C'est le Seigneur qui nous guérit.  
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes :  
Il assure nos pas craintifs :  
Il délie, il brise nos chaînes ;  
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger  
Un bras prompt à le protéger ;  
Et l'orphelin en lui retrouve un second père :  
De la veuve il devient l'époux ;  
Et par un châtement sévère  
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.  
Leur règne est un regne incertain,

Dont

Dont le doigt du seigneur a marqué les limites :  
Mais de son règne illimité  
Les bornes ne seront prescrites,  
Ni par la fin des tems , ni par l'éternité.

---

ODE IX.

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

ISAÏE , CHAP. 38.

*Pour une personne convalescente.*

J'AI vu mes tristes journées  
Décliner vers leur penchant.  
Au midi de mes années  
Je touchois à mon couchant.  
La mort , déployant ses ailes,  
Couvroit d'ombres éternelles  
La clarté dont je jouis ;  
Et dans cette nuit funeste,  
Je cherchois en vain le reste  
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame  
Les dons que j'en ai reçus :  
Elle vient couper la trame

Tome I. B

Des jours qu'elle m'a tiffus.  
Mon dernier soleil se lève,  
Et votre souffle m'enlève  
De la terre des vivans ;  
Comme la feuille séchée,  
Qui de sa tige arrachée  
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage  
Le mal a brisé mes os ;  
Le tombeau m'ouvre un passage  
Dans ses lugubres cachots ;  
Victime foible & tremblante,  
A cette image sanglante  
Je soupire nuit & jour ;  
Et dans ma crainte mortelle,  
Je suis comme l'hirondelle  
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris & d'alarmes  
Mon mal sembloit se nourrir ;  
Et mes yeux noyés de larmes  
Étoient lassés de s'ouvrir.  
Je disois à la nuit sombre :  
O nuit , tu vas dans ton ombre  
M'ensevelir pour toujours.  
Je redisois à l'aurore :  
Le jour que tu fais éclore  
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres,  
Mes sens sont glacés d'effroi.  
Écoutez mes cris funèbres,  
Dieu juste, répondez-moi.  
Mais enfin sa main propice  
A comblé le précipice  
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :  
Son secours me fortifie,  
Et me fait trouver la vie  
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre  
Connoisse en moi vos bienfaits.  
Vous ne m'avez fait la guerre  
Que pour me donner la paix.  
Heureux l'homme à qui la grace  
Départ ce don efficace  
Puisé dans ses saints trésors ;  
Et qui rallumant sa flamme,  
Trouve la santé de l'ame  
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire  
De vos immortels secours ;  
C'est pour vous, pour votre gloire,  
Que vous prolongez nos jours.  
Non, non, vos bontés sacrées  
Ne seront point célébrées  
Dans l'horreur des monumens.



La mort aveugle & muette  
Ne fera point l'interprète  
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace  
Comme moi sont rachetés,  
Annonceront à leur race  
Vos célestes vérités.

J'irai, Seigneur, dans vos temples  
Réchauffer par mes exemples  
Les mortels les plus glacés;  
Et vous offrant mon hommage,  
Leur montrer l'unique usage  
Des jours que vous leur laissez.



ODE X.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

*Sur les dispositions que l'homme doit apporter à  
la prière.*

**L**E roi des cieux & de la terre  
Descend au milieu des éclairs :  
Sa voix , comme un bruyant tonnerre ;  
S'est fait entendre dans les airs.  
Dieux mortels , c'est vous qu'il appelle ;  
Il tient la balance éternelle  
Qui doit peser tous les humains.  
Dans ses yeux la flamme étincelle ,  
Et le glaive brille en ses mains ,

Ministres de ses loix augustes ,  
Esprits divins , qui le servez ,  
Assemblez la troupe des justes  
Que les œuvres ont éprouvés ;  
Et de ses serviteurs utiles  
Séparez les ames serviles ,  
Dont le zèle oisif en sa foi ,  
Par des holocaustes stériles ,  
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences,  
Exécuter ses volontés;  
Tandis qu'à servir ses vengeances,  
Les cieus & la terre invités,  
Par des prodiges innombrables,  
Apprendront à ces misérables  
Que le jour fatal est venu,  
Qui fera connoître aux coupables  
Le juge qu'ils ont méconnu.

Écoutez ce juge sévère,  
Hommes charnels, écoutez tous :  
Quand je viendrai dans ma colère  
Lancer mes jugemens sur vous,  
Vous m'alléguerez les victimes  
Que sur mes autels légitimes  
Chaque jour vous sacrifiez :  
Mais ne pensez pas que vos crimes  
Par-là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,  
Vos offrandes & vos troupeaux ?  
Dieu boit-il le sang des génisses ?  
Mange-t-il la chair des taureaux ?  
Ignorez-vous que son empire  
Embrasse tout ce qui respire  
Et sur la terre & dans les mers ?  
Et que son souffle seul inspire  
L'ame à tout ce vaste univers ?

Offrez , à l'exemple des anges ,  
A ce Dieu, votre unique appui,  
Un sacrifice de louanges,  
Le seul qui soit digne de lui.  
Chantez, d'une voix ferme & sûre,  
De cet auteur de la nature,  
Les bienfaits toujours renaissans ;  
Mais sachez qu'une main impure  
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :  
Oses-tu , pécheur criminel ,  
D'un Dieu dont la loi te condamne,  
Chanter le pouvoir éternel ?  
Toi qui , courant à ta ruine ,  
Fus toujours sourd à ma doctrine ,  
Et malgré mes secours puissans ,  
Rejettant toute discipline ,  
N'as pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adulateur ,  
C'étoit lui que tu consultois.  
Tu respirois le caractère  
Du voleur que tu fréquentois.  
Ta bouche abondoit en malice ;  
Et ton cœur pétri d'artifice ,  
Contre ton frère encouragé ,  
S'applaudissoit du précipice  
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire  
Mes foudres furent sans emploi:  
Et voilà ce qui t'a fait croire  
Que ton Dieu pensoit comme toi.  
Mais apprends, homme détestable,  
Que ma justice formidable  
Ne se laisse point prévenir,  
Et n'en est pas moins redoutable  
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, ames grossières,  
Commencez par régler vos mœurs;  
Moins de faste dans vos prières,  
Plus d'innocence dans vos cœurs.  
Sans une ame légitimée,  
Par la pratique confirmée  
De mes préceptes immortels,  
Votre encens n'est qu'une fumée  
Qui déshonore mes autels.



## O D E X I,

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

*Inquiétude de l'ame sur les voies de la Providence*

QUE la simplicité d'une vertu paisible  
Est sûre d'être heureuse, en suivant le Seigneur  
Dessillez-vous mes yeux, console-toi mon cœur,  
Les voiles sont levés, sa conduite est visible  
Sur le juste & sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse,  
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,  
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.  
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,  
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur ame se noie,  
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux.  
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux:  
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie;  
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,  
Qui n'a jamais connu crainte ni repentirs?  
Enveloppés d'orgueil, engraisés de plaisirs,  
B 1

Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide  
Que leurs plus insensés desirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures & blasphêmes ;  
Et leur cœur ne nourrit que penfers vicieux.  
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieus ;  
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes  
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là, je l'avoûrai, naissoit ma défiance :  
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,  
Comment sans les punir voit-il ces cœurs pervers ?  
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science  
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore,  
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs :  
Accablé de mépris, consumé de douleurs,  
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,  
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures  
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi !  
C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,  
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures  
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte ;  
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !  
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets ;

J'offensois tes élus , & je portois atteinte  
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;  
Mais , grand Dieu , mes efforts ont toujours été  
vains ,

Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints ,  
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes  
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs , leur gloire , leur  
richesse ,

Ne sont que des filets tendus à leur orgueil :  
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;  
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse ,  
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?  
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?  
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil ?  
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ,  
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute ,  
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans ,  
De ma foible raison j'écoutois les accens ;  
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute ,  
Qui ne juge que par les sens.

Cependant , ô mon Dieu ! soutenu de ta grace ,  
Conduit par ta lumière , appuyé sur ton bras ,

J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.  
Mes pieds ont chancelé : mais enfin de ta trace  
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence  
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ;  
Sa main contre moi-même a su me protéger ,  
Et son divin amour m'offre un bonheur immense  
Pour un mal foible & passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ?  
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?  
La nuit qui me couvroit cède aux rayons du jour ;  
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;  
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin , je le vois : le bras de sa justice ,  
Quoique lent à frapper , se tient toujours levé  
Sur ces hommes charnels , dont l'esprit dépravé  
Ose à de faux objets offrir le sacrifice  
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abymer sous leurs propres ruines.  
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux & notre  
espoir ,  
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;  
Et publions par-tout les merveilles divines  
De son infailible pouvoir.



O D E X I I.

TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

ET APPLIQUÉE

AU JUGEMENT DERNIER.

*Misère des réprouvés. Félicité des élus.*

**P**EUPLÉS, élevez vos concerts ;  
Pouffez des cris de joie & des chants de victoire ;  
Voici le roi de l'univers ,  
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La justice & la vérité  
Servent de fondement à son trône terrible ;  
Une profonde obscurité  
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans ,  
Font luire devant lui leur flamme étincelante ;  
Et ses ennemis expirans  
Tombeut de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect ,  
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées ;

Les monts fondus à son aspect  
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés  
La trompette céleste a porté le message ;  
Et dans les airs épouvantés ,  
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus ,  
Adorateurs impurs de profanes idoles ;  
Vous , qui par des vœux défendus  
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés ,  
Ange , servez contr'eux ma fureur vengeresse.  
Vous , mortels que j'ai rachetés ,  
Redoublez à ma voix vos conceits d'alégresse.

C'est moi , qui du plus haut des cieus ,  
Du monde que j'ai fait , règle les destinées :  
C'est moi , qui brise les faux dieux ,  
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis ,  
Méprisez du méchant la haine & l'artifice ;  
L'ennemi de vos ennemis  
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés ,  
Vous n'avez écouté que mes loix adorables ,

Jouissez des félicités  
 Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour  
 Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance ;  
 Et par un respect plein d'amour  
 Sanctifiez en moi votre réjouissance.



## ODE XIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXXIX.

*Sentiment de pénitence.*

**P**RESSÉ de l'ennui qui m'accable,  
 Jusqu'à ton trône redoutable  
 J'ai porté mes cris gémissans :  
 Seigneur, entends ma voix plaintive,  
 Et prête une oreille attentive  
 Au bruit de mes tristes accens.

Si dans le jour de tes vengeances  
 Tu considères mes offenses,  
 Grand Dieu, quel sera mon appui ?  
 C'est à toi seul que je m'adresse ;  
 Et c'est en ta sainte promesse  
 Que mon cœur espère aujourd'hui.

Oui : je m'affure en ta clémence,  
Si, toujours plein de ta puissance,  
Mon zèle a soutenu ta loi ;  
Dieu juste , fais-moi favorable,  
Et jette un regard secourable  
Sur ce cœur qui se fie en toi.

Dès que paroitra la lumière,  
Jusqu'au tems où de sa carrière  
La nuit recommence le cours,  
Plein de l'espoir que tu demandes,  
Je t'adresserai mes offrandes,  
Et j'implorerai ton secours.

Heureux ! puisque de nos souffrances,  
Par l'objet de nos espérances,  
Nous devons être rachetés ;  
Et qu'il nous permet de prétendre,  
Qu'un jour sa bonté doit s'étendre  
Sur toutes nos iniquités.

*Fin des Odes sacrées.*



O D E S.



LIVRE SECONDE.



ODE PREMIÈRE.

*SUR LA NAISSANCE*

DE MONSEIGNEUR

*LE DUC DE BRETAGNE,*

**D**ESCENDS de la double colline,  
Nymphé, dont le fils amoureux,  
Du sombre époux de Proserpine  
Sut fléchir le cœur rigoureux.  
Viens servir l'ardeur qui m'inspire :  
Déesse, prête-moi ta lyre,

Ou celle de ce Grec (\*) vanté,  
Dont par le superbe Alexandre,  
Au milieu de Thèbes en cendre,  
Le séjour fut seul respecté.

Quel dieu propice nous ramène  
L'espoir que nous avons perdu ?  
Un fils de Thétis ou d'Alcmène  
Par les dieux nous est-il rendu ?  
N'en doutons point, le ciel sensible  
Veut réparer le coup terrible  
Qui nous fit verser tant de pleurs ;  
Hâtez-vous, ô chaste Lucine ;  
Jamais plus illustre origine  
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage  
Des biens qui vous sont préparés ;  
Cet enfant est l'heureux présage  
Du repos que vous desirez.  
Les premiers instans de sa vie,  
De la discorde & de l'envie  
Verroient éteindre le flambeau :  
Il renversera leurs trophées,  
Et leurs conleuvres étouffées  
Seront les jeux de son berceau.

---

(\*) *Pindare.*

Ainsi, durant la nuit obscure,  
De Vénus l'étoile nous luit ;  
Favorable & brillante augure  
De l'éclat du jour qui la suit.  
Ainsi, dans le fort des tempêtes,  
Nous voyons briller sur nos têtes  
Ces feux , amis des matelots ;  
Préface de la paix profonde ,  
Que le dieu qui règne sur l'onde ,  
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide  
S'est emparé de l'univers ?  
Quelle impitoyable euménide  
De ses feux infecte les airs ?  
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre ;  
Et semble à dépeupler la terre  
Exciter nos sanglantes mains ?  
Mégère , des enfers bannie ,  
Est-elle aujourd'hui le génie  
Qui préside au sort des humains ?

Arrête , furie implacable ;  
Le ciel veut calmer ses rigueurs.  
Les feux d'une haine coupable  
N'ont que trop embrasé nos cœurs.  
Aimable paix , vierge sacrée ,  
Descends de la voûte azurée :

Viens voir tes temples relevés ;  
Et ramène au sein de nos villes  
Ces dieux bienfaisans & tranquilles ,  
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?  
D'où naît cette soudaine horreur ?  
Un dieu vient échauffer mon ame  
D'une prophétique fureur.  
Loin d'ici , profane vulgaire ;  
Apollon m'inspire & m'éclaire ;  
C'est lui : je le vois , je le sens.  
Mon cœur cède à sa violence :  
Mortels , respectez sa présence ;  
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la sibylle  
A leur terme sont parvenus.  
Nous touchons au règne tranquille  
Du vieux Saturne & de Janus.  
Voici la saison désirée,  
Où Thémis & sa sœur Astrée,  
Rétablissant leurs saints autels ,  
Vont ramener ces jours insignes,  
Où nos vertus nous rendoient dignes  
Du commerce des immortels.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle  
Tient encor mes sens enchantés ?

Quel vaste, quel pompeux spectacle  
Frappe mes yeux épouvantés ?  
Un nouveau monde vient d'éclorre :  
L'univers se réforme encore  
Dans les abîmes du chaos ;  
Et, pour réparer ses ruines,  
Je vois des demeures divines  
Descendre un peuple de héros.

Les élémens cessent leur guerre :  
Les cieux ont repris leur azur.  
Un feu sacré purge la terre  
De tout ce qu'elle avoit d'impur.  
On ne craint plus l'herbe mortelle,  
Et le crocodile infidèle  
Du Nil ne trouble plus les eaux.  
Les lions dépouillent leur rage,  
Et dans le même pâturage  
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des parques  
Va nous filer ce siècle heureux,  
Qui du plus sage des monarques  
Doit couronner les justes vœux.  
Espérons des jours plus paisibles :  
Les dieux ne sont point inflexibles,  
Puisqu'ils punissent nos forfaits.  
Dans leurs rigueurs les plus austères,

Souvent leurs fléaux salutaires  
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde  
Se plaît à nous cacher ses loix.  
Les rois sont les maîtres du monde :  
Les dieux sont les maîtres des rois.  
Valeur , activité , prudence,  
Des décrets de leur providence  
Rien ne change l'ordre arrêté ;  
Et leur règle constante & sûre ,  
Fait seule ici-bas la mesure  
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu , muse insensée ?  
Où tend ce vol ambitieux ?  
Oses-tu porter ta pensée  
Jusques dans le conseil des dieux ?  
Réprime une ardeur périlleuse :  
Ne va point d'une aile orgueilleuse  
Chercher ta perte dans les airs ;  
Et par des routes inconnues  
Suivant Icare au haut des nues ,  
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide ,  
Du Pinde ignorant les détours ,  
Opposoit les règles d'Euclide

Àu désordre de mes discours :  
Qu'il sache qu'autrefois Virgile  
Fit même aux muses de Sicile  
Approuver de pareils transports ;  
Et qu'enfin cet heureux délire  
Peut seul des maîtres de la lyre  
Immortaliser les accords.



## O D E I I.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

**A**BBÉ chéri des neuf sœurs,  
 Qui, dans ta philosophie,  
 Sais faire entrer les douceurs  
 Du commerce de la vie:  
 Tandis qu'en nombres impairs  
 Je te trace ici les vers  
 Que m'a dicté mon caprice,  
 Que fais-tu dans ces déserts  
 Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu, dès l'aube du jour,  
 Secondé d'un plomb rapide,  
 Enfanglanter le retour  
 De quelque lièvre timide?  
 Ou chez tes moines tonsus,  
 A t'ennuyer assidus,  
 Cherches-tu quelques vieux titres,  
 Qui, dans ton trésor perdus,  
 Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux;  
 Tu fais trop bien que le sage

De

De son loisir studieux  
Doit faire un plus noble usage;  
Et justement enchanté  
De la belle antiquité,  
Chercher dans son sein fertile  
La solide volupté,  
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit  
Bannis l'erreur générale,  
Qui jadis en maint écrit  
Plaça la saine morale.  
On abuse de son nom,  
Le chantre d'Agamemnon  
Sut nous tracer dans son livre,  
Mieux que Chrysispe & Zénon,  
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs  
Par ses riantes images.  
Sénèque aigrit mes humeurs  
Par ses préceptes sauvages.  
En vain d'un ton de rhéteur  
Épistère à son lecteur  
Prêche le bonheur suprême;  
J'y trouve un consolateur  
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé  
Je découvre sa colère;

J'y vois un homme accablé  
Sous le poids de sa misère :  
Et, dans tous ces beaux discours  
Fabriqués durant le cours  
De sa fortune maudite,  
Vous reconnoissez toujours  
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici  
Frémir tout le zénonisme,  
D'entendre traiter ainsi  
Un des saints du paganisme  
Pardon. Mais en vérité  
Mon Apollon révolté  
Lui devoit ce témoignage,  
Pour l'ennui que m'a coûté  
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant  
Le commerce communique  
Je ne fais quoi de mordant,  
De farouche & de cynique  
O le plaisant avertin  
D'un fou du pays Latin,  
Qui se travaille & se gêne,  
Pour devenir à la fin  
Sage comme Diogène !

Je ne prends point pour vertu  
Les noirs accès de tristesse

D'un loup-garou revêtu  
Des habits de la sagesse.  
Plus légère que le vent,  
Elle fuit d'un faux savant  
La sombre mélancolie ;  
Et se sauve bien souvent  
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,  
Chez les Romains tant prônée,  
Étoit souvent, nous dit-on,  
De Falerne enluminée.  
Toujours ces sages hagards,  
Maigres, hideux & blasards,  
Sont souillés de quelque opprobre ;  
Et du premier des Césars  
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots :  
Leur ame est vraiment loyale.  
Mais jadis les grands pivots  
De la ligue anti-royale,  
Les Lincestres, les Aubris,  
Qui contre les deux Henris  
Prêchoient tant la populace,  
S'occupaient peu des écrits  
D'Anacréon & d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons  
Ta plus importante étude ;

A leurs aimables leçons  
Consacre ta solitude :  
Et par Sonning rappelé  
Sur ce rivage émaillé  
Où Neuilly borde la Seine,  
Réviens au vin d'Auvilé  
Mêler les eaux d'Hippocrène.



O D E I I I.

A M. ROUILLÉ DU COUDRAY;

CONSEILLER D'ÉTAT,

CI-DEVANT DIRECTEUR DES FINANCES.

DIGNE & noble héritier des premières vertus  
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :  
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus  
Osâtes introduire Astrée :

Fils d'un père fameux , qui même à nos frondeurs ;  
Par sa dextérité , fit respecter son zèle ;  
Et nouvel Atticus , fut captiver leurs cœurs  
En demeurant sujet fidèle :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis ;  
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure ,  
Et ces bois paternels , où l'art humble & soumis  
Laisse encor régner la nature ,

Les Hyades , Vertumne & l'humide Orion  
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ;  
Et Bacchus , échappé des fureurs du lion ,  
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! vallons aimés des cieux ,  
D'où jamais n'approcha la tristesse importune ,  
Et dont le possesseur tranquille & glorieux  
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux qui du champ par ses pères laissé  
Peut parcourir au loin les limites antiques ,  
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé  
Du sein de ses dieux domestiques !

Sous des lambris dorés , l'injuste ravisseur  
Entretient le vautour dont il est la victime.  
Combien peu de mortels connoissent la douceur  
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :  
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;  
Et des soucis affreux le souffle empoisonné  
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan , Diane , Apollon , les faunes , les sylvains ,  
Peuplent ici vos bois , vos vergers , vos montagnes.  
La ville est le séjour des profanes humains ;  
Les dieux règnent dans les campagnes.

C'est là que l'homme apprend leurs mystères secrets ;  
Et que , contre le sort munissant sa foiblesse ,  
Il jouit de lui-même , & s'abreuve à longs traits  
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix  
D'un joug presque certain sauva sa république,  
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix  
Et du lycée & du portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,  
Sa main du consulat laissoit aller les rênes ;  
Et courant à Tuscule , il alloit cultiver  
Les fruits de l'école d'Athènes.



## O D E I V. (\*)

A

M O N S I E U R D ' U S S É ,

**E**SPRIT né pour servir d'exemple  
 Aux cœurs de la vertu frappés,  
 Qui sans guide as pu de son temple  
 Franchir les chemins escarpés :  
 Cher D'Ussé, quelle inquiétude  
 Te fait une triste habitude  
 Des ennuis & de la douleur ?  
 Et ministre de ton supplice,  
 Pourquoi par un sombre caprice  
 Veux-tu seconder ton malheur ?

---

(\*) La traduction de cette Ode a été examinée par plusieurs Italiens d'un mérite distingué dans la république des lettres, qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté & toute l'élégance possible ; & quoique mes pensées y soient rendues vers pour vers, & presque mot pour mot, il y règne cependant par-tout un air de facilité, qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins scrupuleuses. Ainsi j'espère que la

## O D A I V.

## AL SIGNOR D'USSÉ,

Tradotta dal Sig. N. Guinigi, allora ambasciadore  
della republica di Lucca alla corte Cesarea.

**S**PIRTO nato quaggiù per chiaro esempio  
Alle belle alme di virtude accese,  
Che, senza guida, per aspre e scoscese  
Vie, su'l giogo salisti ov' ella hà il tempio;  
Come or' ti veggio la tristezza e'l pianto  
Mesti compagni accanto?  
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?  
D'atri pensieri impresso,  
Mal' accorto così ministro sei  
Del tuo supplicio istesso.

---

leſteur la recevra avec plaisir ; & que l'auteur , quoiqu'il  
ne s'ait pas l'honneur d'en être connu , me pardonnera la liberté que je prends d'associer ici ses vers  
aux miens ; ce que j'en fais n'étant qu'en vue de la  
satisfaction du public , & nullement par vanité ;  
puisque , si j'avois à prononcer moi-même sur le  
mérite de ces deux ouvrages , je ne ferois nulle diffi-  
culté de donner la préférence à la copie sur l'original.

Chasse cet ennui volontaire  
Qui tient ton esprit dans les fers,  
Et que dans une ame vulgaire  
Jette l'épreuve des revers.  
Fais tête au malheur qui t'opprime.  
Qu'une espérance légitime  
Te munisse contre le sort.  
L'air siffle : une horrible tempête  
Aujourd'hui gronde sur ta tête :  
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte  
Aux ravages des aquilons :  
Toujours les torrens par leur chute  
Ne désolent pas nos vallons.  
Les disgrâces désespérées,  
Et de nul espoir tempérées,  
Sont affreuses à soutenir.  
Mais leur charge est moins importune,  
Lorsqu'on gémit d'une infortune  
Qu'on espère de voir finir.

Un jour le fouci qui te ronge,  
En un doux repos transformé,  
Ne sera plus pour toi qu'un songe  
Que le réveil aura calmé.  
Espère donc avec courage.  
Si le pilote craint l'orage,  
Quand Neptune enchaîne les flots ;

Scuoti l'ingiusto affanno ; e libertate  
Rendi allo spirto tra nere ombre chiuso :  
Che , darfi vinto alla Fortuna , è l'uso  
Del volgo vil delle anime mal nate.  
Volgi la fronte , coraggioso e forte ,  
Alla nemica sorte ,  
E sostenta el valor con giusta speme.  
Forse il novello giorno  
In porto ti vedrà , s'oggi ti freme  
Il turbine d'intorno.

Non è già sempre il mar dagli spumosi  
Fiati dell' Aquilon soffopra volto ;  
Ne già sempre a ruina il corso han sciolto  
Per le valli i torrenti impetuosi.  
E duro anche all' intrepida virtute  
Senza sperar salute  
Star in mezzo alle pene immobil sempre :  
Ma dove il dolce raggio  
Della speranza avvien che le contempere ,  
Si rallegra il coraggio.

Quella , che ora ti punge , egra e molesta  
Cura , un dì sentirai tranquilla farsi ,  
E dall' alma inquieta il duol sgombrarsi ,  
Come sogno sen' va quand' uom si desta.  
Prendi fidanza. Se teme il piloto  
Quand' Euro infuria e Noto :  
Pur la speme di placida bonaccia

L'espoir du calme le rassure,  
Quand les vents & la nue obscure  
Glacent les cœurs des matelots.

Je fais qu'il est permis au sage  
Par les disgrâces combattu,  
De souhaiter pour apanage  
La fortune après la vertu.  
Mais, dans un bonheur sans mélange,  
Souvent cette vertu se change  
En une honteuse langueur.  
Autour de l'aveugle richesse  
Marchent l'orgueil & la rudesse,  
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie  
Au tems de tes prospérités,  
Eût besoin d'être raffermie  
Par de dures fatalités :  
Ni que ta vertu peu fidelle  
Eût jamais choisi pour modèle  
Ce fou superbe & ténébreux,  
Qui, gonflé d'une fierté basse,  
N'a jamais eu d'autre disgrâce  
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux & la tristesse  
Nous font des secours superflus,  
Quand des bornes de la sagesse

*Fà che si riconforti ,  
Allor che la procella il core agghiaccia  
De' marinari smorti.*

*Ben puote il saggio ( e dà fortezza dassi )  
Quando di mali ha dura guerra al fianco ,  
Qualche voto a Fortuna offerir anco ,  
Purchè addietro valore unqua non lassì :  
Ma se non sorge mai ventura infesta  
Che tenga virtù desta ,  
Questa lenta divien , ne virtù serba.  
Vanno orgoglio e dispetto  
Con la ricchezza indomita e superba ,  
E dispietato affetto.*

*E ver che tua virtù , pria che protervo  
Destin l'urtasse con maligne scosse ,  
Non languia per quiete , ond' uopo fosse  
Che negli assalti racquitasse nervo.  
Ne mai' unquanco a se stessa conforme  
Seguia la traccia e l'orme  
Di quelle folle , che all' aura di fortuna  
Si gonfio e altier si rende ,  
Ne sciagura ebbe mai se non quest'una ,  
Che non provò vicende.*

*Ma se per uso tal co' duri guai  
Il ciel severo inutilmente affigge  
Chi , quel confin che la ragion presigge*

Les biens ne nous ont point exclus :  
Ils nous font trouver plus charmante  
Notre félicité présente ,  
Comparée au malheur passé ;  
Et leur influence tragique  
Réveille un bonheur léthargique ,  
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années  
Se forme des jours & des nuits ,  
Le cercle de nos destinées  
Est marqué de joie & d'ennuis.  
Le ciel, par un ordre équitable ,  
Rend l'un à l'autre profitable ;  
Et, dans ces inégalités ,  
Souvent la sagesse suprême  
Sait tirer notre bonheur même  
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune  
Fatiguer vainement les airs ?  
Aux jeux cruels de la Fortune  
Tout est soumis dans l'univers.  
Jupiter fit l'homme semblable  
A ces deux jumeaux, que la fable  
Plaçait jadis au rang des dieux ;  
Couple de déités bizarre ,  
Tantôt habitans du Ténare ,  
Et tantôt citoyens des cieus.

*Al tempo lieto non trascorse mai ;  
Pure i tranquilli di dopo gli amari  
Sembran venir più cari.  
Destan le pene e l'inquieto affanno  
La calma istupidità  
D'una felicità , che mai non hanno  
Le sciagure assalita.*

*Qual forma il giro e la misura agli anni  
Del giorno e della notte il moto alterno ,  
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno  
Corso , a gioie distinguesi ed affanni,  
E se del cielo l'amirabil arte  
Che l'una e l'altra parte  
Di nostra vita variando giove ;  
E l'amiche venture  
Sovente trae l'incomprendibil Giove  
Di mezzo all' aspre cure.*

*D'inutil grida e di lamenti afforda  
L'aer in vano il misero dolente.  
Fà di tutto quaggiù gioco insolente  
La severa fortuna , e al pianto è sorda,  
Sotto l'imperio suo siam pari a quelli  
Favolosi gemelli ,  
Cui già misere genti altari ergeste :  
Coppia di strani numi ,  
Or di Cocite placide ombre morte ,  
Or del ciel chiari lumi.*

Ainsi de douceurs en supplices  
Elle nous promène à son gré.  
Le seul remède à ses caprices,  
C'est de s'y tenir préparé :  
De la voir du même visage  
Qu'une courtisane volage  
Indigne de nos moindres soins,  
Qui nous trahit par imprudence,  
Et qui revient par inconstance,  
Lorsque nous y pensons le moins.



*Così da lieto stato a vita acerba  
Ne sospinge a sua voglia; onde più ferma  
Contro a capriccj suoi non haSSI schermo,  
Che ripensare ognor che se non serba;  
E mearla d'un volto non curante  
Qual femina vagante  
Di nostri voti indegna, e che tradisce  
Per malvaggia natura;  
Poi volubile torna, ed offerisce  
Quand' altri men la cura,*



## O D E V.

## A MONSIEUR DUCHÉ,

*Dans le tems qu'il travailloit à sa tragédie de  
D E B O R A.*

**T**ANDIS que dans la solitude,  
Où le destin m'a confiné,  
J'endors par la douce habitude  
D'une oisive & facile étude  
L'ennui dont je suis lutiné ;

Un sublime effor te ramène  
A la cour des sœurs d'Apollon ;  
Et bientôt avec Melpomène  
Tu vas d'un nouveau phénomène  
Éclairer le sacré vallon.

Oh ! que ne puis-je , sur les ailes  
Dont Dédale fut possesseur ,  
Voler aux lieux où tu m'appelles,  
Et de tes chansons immortelles  
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte,  
Malgré moi, fixe ici mes pas

Tu fais quel est ce labyrinthe ;  
Et que, pour aller à Corinthe ,  
Le desir seul ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées  
Commencent d'abrèger le jour :  
Vertumne a changé ses livrées ;  
Et nos campagnes labourées  
Me flattent d'un prochain retour.

Déjà le départ des pléiades  
A fait retirer les rochers ;  
Et déjà les tristes hiades  
Forcent les frilleuses dryades  
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie  
Ne careffe plus nos climats ;  
Et bientôt des monts de Scytie,  
Le fougueux époux d'Orythie  
Va nous ramener les frimats,

Ainsi, dès que le Sagitaire  
Viendra rendre nos champs déserts ;  
J'irai, secret dépositaire,  
Près de ton foyer solitaire  
Jouir de tes savans concerts.

En attendant, puissent leurs charmes,  
Appaisant le mal qui t'aigris,

Dissiper tes vaines alarmes,  
 Et tarir la source des larmes  
 D'une épouse qui te chérit.

Je fais que la fièvre & l'automne  
 Pourroient mettre Hercule aux abois,  
 Mais si ma conjecture est bonne,  
 La fièvre dont ton cœur frissonne,  
 Est le plus dangereux des trois.

---

## O D E V I.

### A L A F O R T U N E.

**F**ORTUNE, dont la main couronne  
 Les forfaits les plus inouis,  
 Du faux éclat qui t'environne  
 Serons-nous toujours éblouis ?  
 Jusques à quand, trompeuse idole,  
 D'un culte honteux & frivole  
 Honorerons-nous tes autels ;  
 Verra-t-on toujours tes caprices  
 Consacrés par les sacrifices  
 Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ouvrage  
 Adorant la prospérité,

**Te nomme grandeur de courage,  
Valeur, prudence, fermeté.  
Du titre de vertu suprême  
Il dépouille la vertu même  
Pour le vice que tu chéris:  
Et toujours ses fausses maximes  
Érigent en héros sublimes  
Tes plus coupables favoris.**

**Mais de quelque superbe titre  
Dont ces héros soient revêtus,  
Prenons la raison pour arbitre,  
Et cherchons en eux leurs vertus.  
Je n'y trouve qu'extravagance,  
Foiblesse, injustice, arrogance,  
Trahisons, fureurs, cruautés.  
Étrange vertu, qui se forme  
Souvent de l'assemblage énorme  
Des vices les plus détestés!**

**Apprends que la seule sagesse  
Peut faire les héros parfaits:  
Qu'elle voit toute la bassesse  
De ceux que ta faveur a faits:  
Qu'elle n'adopte point la gloire  
Qui naît d'une injuste victoire  
Que le sort remporte pour eux;  
Et que devant ses yeux stoïques,**

Leurs vertus les plus héroïques  
Ne font que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre  
Me feront honorer Sylla !  
J'admirerai dans Alexandre  
Ce que j'abhorre en Attila ?  
J'appellerai vertu guerrière  
Une vaillance meurtrière,  
Qui dans mon sang trempe ses mains ?  
Et je pourrai forcer ma bouche  
A louer un héros farouche  
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,  
Impitoyables conquérans ?  
Des vœux outrés, des projets vastes,  
Des rois vaincus par des tyrans ;  
Des murs que la flamme ravage,  
Des vainqueurs fumans de carnage,  
Un peuple aux fers abandonné,  
Des mères pâles & sanglantes  
Arrachant leurs filles tremblantes  
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,  
Nous admirons de tels exploits !  
Est-ce donc le malheur des hommes

Qui fait la vertu des grands rois!  
Leur gloire féconde en ruines  
Sans le meurtre & sans les rapines  
Ne sauroit-elle subsister?  
Images des dieux sur la terre,  
Est-ce par des coups de tonnerre  
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes  
Réside le solide honneur:  
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes  
Ses triomphes & son bonheur?  
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,  
Doit peut-être toute sa gloire  
A la honte de son rival:  
L'inexpérience indocile  
Du compagnon de Paul-Emile  
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide,  
Dont la gloire ne soit qu'à lui?  
C'est un roi que l'équité guide,  
Et dont les vertus sont l'appui;  
Qui, prenant Titus pour modèle,  
Du bonheur d'un peuple fidèle  
Fait le plus cher de ses souhaits:  
Qui fuit la basse flatterie;  
Et qui, père de sa patrie,  
Compte ses jours par ses bienfaits;

Vous, chez qui la guerrière audace  
Tient lieu de toutes les vertus,  
Concevez Socrate à la place  
Du fier meurtrier de Clitus:  
Vous verrez un roi respectable,  
Humain, généreux, équitable;  
Un roi digne de vos autels.  
Mais, à la place de Socrate,  
Le fameux vainqueur de l'Euphrate  
Sera le dernier des morrels.

Héros cruels & sanguinaires,  
Cessez de vous énorgueillir  
De ces lauriers imaginaires  
Que Bellone vous fit cueillir.  
En vain le destructeur rapide  
De Marc-Antoine & de Lépide  
Remplissoit l'univers d'horreurs.  
Il n'eût point eu le nom d'Auguste  
Sans cet empire heureux & juste  
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,  
Votre vertu dans tout son jour;  
Voyons comment vos cœurs sublimes  
Du sort soutiendront le retour;  
Tant que sa faveur vous seconde  
Vous êtes les maîtres du monde,  
Votre gloire nous éblouit:

Mais

Mais au moindre revers funeste  
 Le masque tombe, l'homme reste,  
 Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune  
 Suffit pour faire un conquérant.  
 Celui qui dompte la fortune  
 Mérite seul le nom de grand.  
 Il perd sa volage assistance,  
 Sans rien perdre de la constance  
 Dont il vit ses honneurs accrus ;  
 Et sa grande ame ne s'altère  
 Ni des triomphes de Tibère,  
 Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente & légère  
 Chez lui ne trouve point d'accès ;  
 Et sa crainte active modère  
 L'ivresse des heureux succès.  
 Si la fortune le traverse,  
 Sa constante vertu s'exerce  
 Dans ces obstacles passagers.  
 Le bonheur peut avoir son terme ;  
 Mais la sagesse est toujours ferme,  
 Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse  
 D'Énée a résolu la mort ;  
 Ton secours, puissante sagesse,  
 Toms I, D

Triomphe des dieux & du sort.  
 Par toi, Rome, au bord du naufrage,  
 Jusques dans les murs de Carthage  
 Vengez le sang de ses guerriers,  
 Et suivant ses divines traces,  
 Vit au plus fort de ses disgrâces  
 Changer ses cyprès en lauriers.

---

## O D E V I I.

### A U N E V E U V E.

**Q**UEL respect imaginaire  
 Pour les cendres d'un époux,  
 Vous rend vous-même contraire  
 A vos destins les plus doux,  
 Quand sa course fut bornée  
 Par la fatale journée  
 Qui le mit dans le tombeau,  
 Pensez-vous que l'Hyménée  
 N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténèbres  
 Dans ce lugubre réduit ?  
 Pourquoi ces clartés funèbres,

Plus affreuses que la nuit ?  
De ces noirs objets troublée,  
Triste & sans cesse immolée  
A de frivoles égards,  
Ferez-vous d'un mausolée  
Le plaisir de vos regards ?

Voyez les Graces fidelles,  
Malgré vous, suivre vos pas ;  
Et voltiger autour d'elles  
L'Amour qui vous tend les bras.  
Voyez ce dieu plein de charmes,  
Qui vous dit, les yeux en larmes ;  
Pourquoi ces soins superflus ?  
Pourquoi ces cris, ces alarmes ?  
Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée  
C'est trop donner de regrets ;  
Par les larmes d'une année  
Ses mânes sont satisfaits.  
De la célèbre matrone  
Que l'antiquité nous prône,  
N'imitiez point le dégoût ;  
Ou, pour l'honneur de Pétrone,  
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples  
Des veuves des premiers tems,

Nous fournissent peu d'exemples  
D'Artemises de vingt ans.  
Plus leur douleur est illustre,  
Et plus elle sert de lustre  
A leur amoureux effor:  
Andromaque en moins d'un lustre  
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée  
L'histoire vous a fait peur,  
Didon mourut attachée  
Au char d'un amant trompeur;  
Mais l'imprudente mortelle  
N'eut à se plaindre que d'elle;  
Ce fut sa faute en un mot.  
A quoi songeoit cette belle,  
De prendre un amant dévot?

Pouvoit-elle mieux attendre  
De ce pieux voyageur,  
Qui, fuyant sa ville en cendre  
Et le fer du Grec vengeur,  
Chargé des dieux de Pergame,  
Ravit son père à la flamme,  
Tenant son fils par la main,  
Sans prendre garde à sa femme  
Qui se perdit en chemin?

Sous un plus heureux auspice,  
La déesse des Amours

Veut qu'un nouveau sacrifice  
Lui consacre vos beaux jours.  
Déjà le bûcher s'allume :  
L'autel brille, l'encens fume,  
La victime s'embellit ;  
L'Amour même la consume ;  
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'alégresse  
De cet instant solennel.  
Une riante jeunesse  
Foiâtre autour de l'autel.  
Les Graces à demi-nues  
A ces danses ingénues  
Mêlent de tendres accens ;  
Et sur un trône de nues  
Vénus reçoit votre encens.



## O D E V I I I.

*A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.*

**T**ANT qu'a duré l'influence  
D'un astre propice & doux ;  
Malgré moi , de ton absence  
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne  
De préférer les beautés  
De Palès & de Pomone  
Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycère ,  
Épris d'un repos obscur ,  
Cherchoit l'ombre solitaire  
Des rivages de Tibur.

Mais, aujourd'hui qu'en nos plaines  
Le chien brûlant de Procris  
De Flore aux douces haleines  
Dessèche les dons chéris,

Veux-tu d'un astre perfide  
Risquer les âpres chaleurs,  
Et dans ton jardin aride  
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi; suis plutôt l'exemple  
De tes amis casaniers ,  
Et reviens goûter au temple  
L'ombre de tes marronniers.

Dans ce salon pacifique  
Où président les neuf sœurs ,  
Un loisir philosophique  
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine ,  
Avec toi le verre en main ,  
L'homme après qui Diogène  
Courut si long-tems en vain ;

Et dans la douce alégresse  
Dont tu fais nous abreuver ,  
Nous puiserons la sagesse ,  
Qu'il chercha sans la trouver.



## O D E I X.

A M. LE MARQUIS

DE LA FARE,

**D**ANS la route que je me trace,  
LA FARE, daigne m'éclairer,  
Toi, qui dans les sentiers d'Horace  
Marches sans jamais t'égarer :  
Qui, par les leçons d'Aristippe,  
De la sagesse de Chrysis  
As su corriger l'apreté ;  
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,  
Nous montrer la vertu parée  
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée  
Osa dérober dans les cieux,  
La raison à l'homme apportée,  
Le rend presque semblable aux dieux.  
Se pourroit-il, sage LA FARE,  
Qu'un présent si noble & si rare  
De nos maux devint l'instrument ?  
Et qu'une lumière divine

Pût jamais être l'origine  
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope  
Minerve accorde son secours,  
Les Lestrygons & le cyclope  
Ont beau s'armer contre ses jours ;  
Aidé de cette intelligence ,  
Il triomphe de la vengeance  
De Neptune en vain courroucé ;  
Par elle il brave les careffes  
Des sirènes enchanteresses ,  
Et les breuvages de Circé,

De la vertu qui nous conserve  
C'est le symbolique tableau :  
Chaque mortel a sa Minerve,  
Qui doit lui servir de flambeau,  
Mais cette déité propice  
Marchoit toujours devant Ulyffe,  
Lui servant de guide ou d'appui :  
Au-lieu que , par l'homme conduite,  
Elle ne va plus qu'à sa suite ,  
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire,  
Et conduise nos actions,  
Nous avons trouvé l'art d'en faire  
D 5

L'orateur de nos passions.  
C'est un sophiste qui nous joue,  
Un vil complaisant qui se loue  
A tous les fous de l'univers,  
Qui s'habillant du nom de sages,  
La tiennent sans cesse à leurs gages,  
Pour autoriser leur travers.

C'est elle qui nous fait accroire  
Que tout cède à notre pouvoir :  
Qui nourrit notre folle gloire  
De l'ivresse d'un faux savoir :  
Qui, par cent nouveaux stratagèmes  
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,  
Parmi les vices nous endort ;  
Du furieux, fait un Achille ;  
Du fourbe, un politique habile ;  
Et de l'athée, un esprit fort.

Mais, vous, mortels qui, dans le monde  
Croyant tenir les premiers rangs,  
Plaiguez l'ignorance profonde  
De tant de peuples différens :  
Qui confondez avec la brute  
Ce Huron caché sous sa hute  
Au seul instinct presque réduit ;  
Parlez : Quel est le moins barbare,  
D'une raison qui vous égare,  
Ou d'un instinct qui le conduit ?

La nature, en trésors fertile,  
Lui fait abondamment trouver  
Tout ce qui lui peut être utile,  
Soigneuse de le conserver.  
Content du partage modeste  
Qu'il tient de la bonté céleste,  
Il vit sans trouble & sans ennui;  
Et si son climat lui refuse  
Quelques biens, dont l'Europe abuse,  
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,  
Du Nord il brave la rigueur;  
Et notre luxe asiatique  
N'a point énérvé sa vigueur.  
Il ne regrette point la perte  
De ces arts, dont la découverte  
A l'homme a coûté tant de soins,  
Et qui, devenus nécessaires,  
N'ont fait qu'augmenter nos misères,  
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude  
D'un philosophe pointilleux,  
Qui, nageant dans l'incertitude,  
Vante son savoir merveilleux.  
Il ne veut d'autre connoissance,  
Que ce que la toute-puissance  
A bien voulu nous en donner;

Et fait qu'elle créa les sages  
Pour profiter de ses ouvrages,  
Et non pour les examiner.

Ainsi, d'une erreur dangereuse  
Il n'avale point le poison ;  
Et notre clarté ténébreuse  
N'a point offusqué sa raison.  
Il ne se tend point à lui-même  
Le piège d'un adroit système,  
Pour se cacher la vérité.  
Le crime à ses yeux paroît crime ;  
Et jamais rien d'illégitime  
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,  
Sages mortels, peuples heureux,  
Des nations hyperborées  
Plaignez l'aveuglement affreux :  
Vous qui, dans la vaine noblesse,  
Dans les honneurs, dans la mollesse  
Fixez la gloire & les plaisirs ;  
Vous, de qui l'infame avarice  
Promène au gré de son caprice  
Les insatiables desirs.

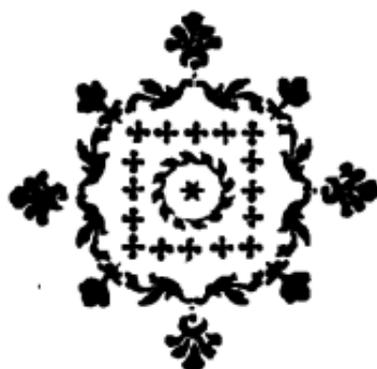
Oui, c'est toi, monstre détestable,  
Superbe tyran des humains,  
Qui seul du bonheur véritable

A l'homme as fermé les chemins,  
Pour appaiser sa foif ardente,  
La terre en trefors abondante  
Feroit germer l'or sous ses pas :  
Il brûle d'un feu sans remède,  
Moins riche de ce qu'il possède,  
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ab ! si d'une pauvreté dure  
Nous cherchons à nous affranchir,  
Rapprochons-nous de la nature,  
Qui seule peut nous enrichir.  
Forçons de funestes obstacles.  
Réfervons pour nos tabernacles  
Cet or, ces rubis, ces métaux ;  
Ou dans le sein des mers avides  
Jetons ces richesses perfides,  
L'unique élément de nos maux,

Ce sont là les vrais sacrifices,  
Par qui nous pouvons étouffer  
Les semences de tous les vices  
Qu'on voit ici-bas triompher.  
Otez l'intérât de la terre,  
Vous en exilerez la guerre,  
L'honneur rentrera dans ses droits ;  
Et, plus justes que nous ne sommes,  
Nous verrons régner chez les hommes  
Les mœurs à la place des loix,

Sur-tout, réprimons les faillies  
De notre curiosité,  
Source de toutes nos folies,  
Mère de notre vanité.  
Nous errons dans d'épaisses ombres,  
Où souvent nos lumières sombres  
Ne servent qu'à nous éblouir.  
Soyons ce que nous devons être ;  
Et ne perdons point à connoître  
Des jours destinés à jouir.



## O D È X.

S U R L A M O R T

DE S. A. S. M. LE PRINCE DE CONTI,

*ARRIVÉE AU MOIS DE FÉVRIER 1709.*

**P**EUPLÉS, dont la douleur aux larmes obstinée,  
De ce prince chéri déplore le trépas,  
Approchez; & voyez quelle est la destinée  
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'est plus. O ciel! ses vertus, son courage,  
La sublime valeur, le zèle pour son roi,  
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,  
De la commune loi.

Il n'est plus; & les dieux, en des tems si funestes,  
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.  
Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes  
Au pied de leurs autels.

Élevons à sa cendre un monument célèbre.  
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.  
Soupçons; gémissons sur ce tombeau funèbre  
Arrosé de nos pleurs.

Mais, que dis-je ? Ah ! plutôt à sa vertu suprême  
Consacrons un hommage & plus noble & plus doux,  
Ce héros n'est point mort. Le plus beau de lui-même  
Vit encore parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vue ;  
Mais de ses actions le visible flambeau ,  
Son nom , sa renommée en cent lieux répandue ,  
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort , l'image de son ame ,  
Ses talens , ses vertus vivantes dans nos cœurs ,  
Y peignent ce héros avec des traits de flamme  
De la parque vainqueurs.

Steinkerque , où sa valeur rappella la victoire ;  
Nerwinde , où ses conseils guidèrent nos exploits ,  
Eternisent sa vie , aussi-bien que la gloire  
De l'empire françois.

Ne murmurons donc plus contre les destinées  
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos ;  
Et ne mesurons point au nombre des années  
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile ,  
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector ;  
Pour qui compte les faits , les ans du jeune Achille  
L'égalent à Nestor.

Voici , voici le tems , où , libres de contrainte ,  
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens.  
Je puis à mon héros , sans bassesse & sans crainte ,  
Prodiguer mon encens.

Muses , préparez-lui votre plus riche offrande :  
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.  
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande  
Dont nous le couronnons.

Oui , cher prince , ta mort de tant de pleurs suivie  
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu ,  
Et sauve des écueils d'une plus longue vie  
Ta gloire & ta vertu.

Au faite des honneurs , un vainqueur indomptable  
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.  
La mort , la seule mort met le sceau véritable  
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes  
Condamnés , démentis par un honteux retour ?  
Et combien de héros glorieux , magnanimes ,  
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque  
Qui remplit tout le nord de tumulte & de sang ;  
Il fuit : sa gloire tombe , & le destin lui marque  
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire ,  
Par qui tous les guerriers alloient être effacés :  
C'est un nouveau Pyrrhus , qui va grossir l'histoire  
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge :  
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux ;  
Et de nos ennemis songeons que la louange  
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains , errans à l'aventure ,  
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés ,  
Satisfaits d'affouvir de l'aveugle nature  
Les besoins effrénés.

La raison , fléchissant leurs humeurs indociles ,  
De la société vint former les liens ;  
Et bientôt rassembla sous de communs asyles  
Les premiers citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence ,  
Les loix firent alors éclater leur pouvoir ,  
Sur des tables d'airain l'audace & la licence  
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor , pour étonner le crime  
Toujours contre les loix prompt à se révolter ,  
Que des chefs , revêtus d'un pouvoir légitime ,  
Les fissent respecter.

Ainsi , pour le maintien de ces loix salutaires ,  
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis  
Rois, vous fûtes élus sacrés dépositaires  
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse  
De la divinité les rayons glorieux !  
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse ,  
Que nous offrons aux dieux.

Mais chafsez loin de vous la basse flatterie ,  
Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,  
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie  
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques ,  
Orgueilleuse , elle suit la pourpre & les faisceaux ;  
Serpent contagieux , qui des sources publiques  
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices  
N'affoupiſſent enfin votre foible raison ;  
De cette enchanteresse oſez , nouveaux Ulyſſes,  
Rejeter le poison.

Néanmoins vous observe , & frémit des Blasphèmes  
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité ;  
N'attirez point sur vous trop épris de vous-mêmes,  
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux certains, inévitables,  
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;  
Et nous lui répondons des éloges coupables  
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre,  
De l'équité trahie elle venge les droits ;  
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre  
Épouvante les rois :

Écoutez, & tremblez, idoles de la terre :  
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux ;  
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre  
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte, il brisera l'image  
À qui sacrifioient ces faux adorateurs ;  
Et punira sur vous le détestable hommage  
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes ;  
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,  
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs  
funestes  
Creusera le cercueil.

Vous n'écouteriez plus la voix de la sagesse ;  
Et dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,  
L'esprit d'enchantement, de vertige & d'ivresse  
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle & de justice,  
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats;  
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice  
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute, à vos yeux déguisée;  
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs;  
Et votre abaissement servira de risée  
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre;  
Cher prince; ton éclat n'a point su t'abuser.  
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre,  
Tu fus les mépriser.

Aussi la renommée, en publiant ta gloire,  
Ne sera point soumise à ces fameux revers.  
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire;  
Trop peu pour l'univers.



## O D E X I.

FAITE EN ANGLETERRE

POUR MADAME LA D<sup>\*\*\*</sup> DE N<sup>\*\*\*</sup>*Sur le gain d'un procès intenté contre son mariage.*

**Q**UELS nouveaux concerts d'alégresse  
 Retentissent de toutes parts!  
 Quelle lumineuse déesse  
 Arrête ici tous les regards!  
 C'est Thémis qui vient de descendre,  
 Théïs empressée à défendre  
 L'honneur de son sexe outragé;  
 Et qui sur l'envie étouffée  
 Vient dresser un juste trophée  
 Au mérite qu'elle a vengé.

Par la nature & la fortune  
 Tous nos destins sont balancés:  
 Mais toujours les bienfaits de l'une  
 Par l'autre ont été traversés.  
 O déesses! une mortelle  
 Seule à votre longue querelle  
 Fit succéder d'heureux accords:  
 Vous voulûtes à sa naissance

Signaler votre intelligence,  
En la comblant de vos trésors.

Mais que vois-je ? La noire envie  
Agitant ses serpens affreux,  
Pour ternir l'éclat de sa vie,  
Sort de son antre ténébreux.  
L'avarice lui sert de guide :  
La malice au fouris perfide,  
L'imposture aux yeux effrontés,  
De l'enfer filles inflexibles,  
Secouant leurs flambeaux horribles,  
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'innocence fière & tranquille  
Voit leurs complots sans s'ébranler ;  
Et croit que leur fureur stérile  
En vains éclats va s'exhaler :  
Mais son espérance est trompée.  
De Thémis, ailleurs occupée,  
Les secours étoient différés ;  
Et par l'impunité plus fortes,  
Leur audace frappoit aux portes  
Des tribunaux les plus sacrés.

Enfin, divinité brillante,  
Par toi leur orgueil est détruit ;  
Et ta lumière étincelante  
Dissipe cette affreuse nuit.  
Déjà leur troupe confondue

A ton aspect tombe éperdue :  
Leur espoir meurt anéanti,  
Et le noir démon du mensonge  
Fuit, disparaît, & se replonge  
Dans l'ombre dont il est sorti.

Quitte tes vêtements funèbres,  
Fille du ciel, noble pudeur :  
La lumière sort des ténèbres ;  
Reprends ta première splendeur.  
De cette divine mortelle,  
Dont tu fus la guide éternelle,  
Les loix ont été le soutien.  
Reviens de festons couronnée  
Et de palmes environnée,  
Chanter son triomphe & le tien.

Allez la fraude & l'injustice  
Que sa gloire avoit su blesser,  
Dans les pièges de l'artifice  
Ont tâché de l'embarrasser.  
Fuyez, jalousie obstinée ;  
De votre haleine empoisonnée  
Cessez d'offusquer ses vertus :  
Regardez la haine impuissante,  
Et la discorde gémissante,  
Monstres sous ses pieds abattus.

Pour chanter leur joie & sa gloire,  
Combien d'immortelles chansons

Les chastes filles de mémoire  
Vont dicter à leurs nourrissons !  
Oh ! qu'après la triste froidure ,  
Nos yeux , amis de la verdure ,  
Sont enchantés de son retour !  
Qu'après les frayeurs du naufrage ,  
On oublie aisément l'orage ,  
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !  
Tel souvent un nuage sombre ,  
Du sein de la terre exhalé ,  
Tient sous l'épaisseur de son ombre  
Le céleste flambeau voilé.  
La nature en est consternée ,  
Flore languit abandonnée ,  
Philomèle n'a plus de sons ;  
Et tremblante à ce noir présage ,  
Cérès pleure l'affreux ravage  
Qui vient menacer ses moissons.  
Mais bientôt vengeant leur injure ,  
Je vois mille traits enflammés ,  
Qui percent la prison obscure  
Qui les retenoit enfermés.  
Le ciel de toutes parts s'allume ;  
L'air s'échauffe , la terre fume ,  
Le nuage crève & pâlit ;  
Et dans un gouffre de lumière  
Sa vapeur humide & grossière  
Se dissipe & s'ensevelit.

## O D E X I I.

## A P H I L O M È L E.

**P**OURQUOI, plaintive Philomèle,  
Songer encore à vos malheurs,  
Quand, pour appaiser vos douleurs,  
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers, à votre retour,  
Semble renaitre pour vous plaire ;  
Les dryades à votre amour  
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous, l'aquilon fougueux  
Souffle sa piquante froidure :  
La terre reprend sa verdure ;  
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale  
Enrichit Flore de ses pleurs :  
Le Zéphir cueille sur les fleurs  
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens,  
Les oiseaux cessent leur ramage,

Et le chasseur le plus sauvage  
Respecte vos jours innocens.

Cependant votre ame attendrie,  
Par un douloureux souvenir,  
Des malheurs d'une sœur chérie  
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées  
M'offrent des maux bien plus cuisans!  
Vous pleurez des peines passées;  
Je pleure des ennuis présens:

Et quand la nature attentive  
Cherche à calmer vos déplaisirs,  
Il faut même que je me prive  
De la douceur de mes soupirs.



## O D E X I I I.

SUR UN COMMENCEMENT  
D'ANNÉE.

L'ASTRE qui partage les jours,  
Et qui nous prête sa lumière,  
Vient de terminer sa carrière,  
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême  
Nous avons vu l'an s'écouler :  
Celui-ci passera de même  
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit; tout est, sans remède,  
Aux loix du tems assujetti;  
Et par l'instant qui lui succède,  
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées  
Passe pour ne plus revenir;  
La plus fertile des années  
N'a commencé que pour finir.

En vain par les murs qu'on achève,  
On tâche à s'immortaliser;  
La vanité qui les élève,  
Ne sauroit les éterniser.

La même loi par-tout suivie  
Nous soumet tous au même sort.  
Le premier moment de la vie  
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace  
De tant de soins m'embarrasser ?  
Pourquoi perdre le jour qui passe,  
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,  
Qu'un moment peut les voir finir ;  
Vivons pour l'instant où nous sommes ;  
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable ;  
Qui, de la fortune amoureux,  
Se rend lui-même misérable,  
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses  
Il consume ses plus beaux ans ;  
A des espérances douteuses  
Il immole des biens présents.

Insensés, votre ame se livre  
A de tumultueux projets:  
Vous mourez, sans avoir jamais  
Pu trouver le moment de vivre.

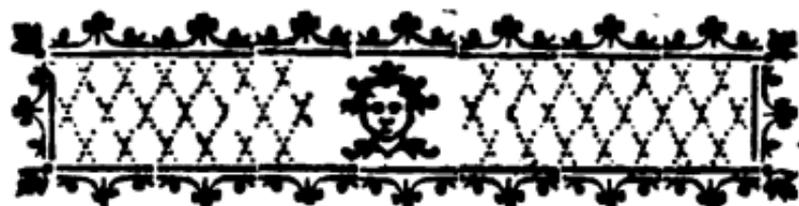
De l'erreur qui vous a séduits,  
Je ne prétends pas me repaître;  
Ma vie est l'instant où je suis,  
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés  
Sans les regretter, ni m'en plaindre;  
Je vois ceux qui me sont laissés,  
Sans les désirer ni les craindre.

Ne laissons point évanouir  
Des biens mis en notre puissance;  
Et que l'attente d'en jouir  
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien;  
L'avenir peut ne jamais être:  
Le présent est l'unique bien  
Dont l'homme soit vraiment le maître.

*Fin du Livre second.*



# O D E S.



## LIVRE TROISIÈME,



### ODE PREMIÈRE

A S. A. S. M. LE PRINCE

*EUGÈNE DE SAVOIE,*

**E**ST-CE une illusion soudaine  
Qui trompe mes regards surpris ?  
Est-ce un songe dont l'ombre vaine  
Trouble mes timides esprits ?  
Quelle est cette déesse énorme,  
Ou plutôt ce monstre difforme  
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,  
Dont la voix ressemble au tonnerre,

Et qui, des pieds touchant la terre,  
Cache sa tête dans les cieux !

C'est l'inconstante renommée,  
Qui sans cesse, les yeux ouverts,  
Fait sa revue accoutumée  
Dans tous les coins de l'univers ;  
Toujours vaine, toujours errante,  
Et messagère indifférente  
Des vérités & de l'erreur,  
Sa voix en merveilles féconde  
Va chez tous les peuples du monde  
Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre  
D'amans autour d'elle assidus,  
Qui viennent en foule à son ombre  
Rendre leurs hommages perdus ?  
La vanité qui les enivre,  
Sans relâche s'obstine à suivre  
L'éclat dont elle les séduit ;  
Mais bientôt leur ame orgueilleuse  
Voit sa lumière frauduleuse  
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui, sans lui rendre hommage,  
Et sans redouter son pouvoir,  
Sus toujours de cette volage  
Fixer les soins & le devoir :

Héros, des héros le modèle,  
Étoit-ce pour cette infidelle  
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,  
Braver mille morts toujours prêtes,  
Et dans les feux & les tempêtes  
Défier la fureur de Mars?

Non, non : ses lueurs passagères  
N'ont jamais ébloui tes sens.  
A des déités moins légères  
Ta main prodigue son encens,  
Ami de la gloire solide,  
Mais de la vérité rigide  
Encor plus vivement épris,  
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;  
Et ce ne sont point les louanges,  
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprise l'orgueil frivole  
De tous ces héros imposteurs  
Dont la fausse gloire s'envole  
Avec la voix de leurs flatteurs.  
Tu fais que l'équité sévère  
A cent fois du haut de leur sphère  
Précipité ces vains guerriers ;  
Et qu'elle est l'unique déesse,  
Dont l'incorruptible sagesse  
Puisse éterniser tes lauriers.

E §

Ce vieillard qui d'un vol agile  
Fuit sans jamais être arrêté,  
Le tems, cette image mobile  
De l'immobile éternité,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres,  
Qu'il les replonge dans la nuit;  
Auteur de tout ce qui doit être,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître  
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire  
Favorable aux noms éclatans,  
Soulève l'équitable histoire  
Contre l'iniquité du tems;  
Et dans le registre des âges  
Consacrant les nobles images  
Que la gloire lui vient offrir,  
Sans cesse en cet auguste livre  
Notre souvenir voit revivre  
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,  
Mieux que la déesse aux cent voix,  
Saura dans un tableau fidèle  
Immortaliser tes exploits.  
L'avenir faisant son étude  
De cette vaste multitude  
D'incroyables événemens,

Dans leurs vérités authentiques  
Des fables les plus fantastiques  
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles,  
Par les fictions ennoblis,  
Dans l'ordre des choses possibles.  
Par-là se verront rétablis.  
Chez nos neveux moins incrédules;  
Les vrais Césars, les faux Hercules,  
Seront mis en même degré;  
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,  
Et qu'on admire sans le croire,  
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,  
Ils concevront sans être émus  
Les faits du petit-fils d'Acrise,  
Et tous les travaux de Cadmus,  
Ni le monstre du labyrinthe,  
Ni la triple chimère éteinte,  
N'étonneront plus la raison;  
Et l'esprit avouera sans honte  
Tout ce que la Grèce raconte  
Des merveilles du fils d'Esou.

Et pourquoi traiter de prestiges  
Les aventures de Colchos?  
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges

Que dans Thèbes ou dans Argos :  
Que peuvent opposer les fables  
Aux prodiges inconcevables ,  
Qui , de nos jours exécutés ,  
Ont cent fois dans la Germanie ,  
Chez le Belge , dans l'Aufonie ,  
Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante  
N'ose seconder mes efforts :  
Une voix fière & menaçante  
Tout-à-coup glace mes transports ,  
Arrête , insensé , me dit-elle :  
Ne va point d'une main mortelle  
Toucher un laurier immortel ;  
Arrête ; & dans ta folle audace  
Crains de reconnoître la trace  
Du sang dont fume ton autel .

Le terrible dieu de la guerre ,  
Bellone & la fière Atropos ,  
N'ont que trop effrayé la terre  
Des triomphes de ton héros .  
Ces dieux , ta patrie elle-même ,  
Rendront à sa valeur suprême  
D'assez authentiques tributs ;  
Admirateur plus légitime ,  
Garde tes vers & ton estime  
Pour de plus tranquilles vertus ,

Ce n'est point d'un amas funeste  
De massacres & de débris,  
Qu'une vertu pure & céleste  
Tire son véritable prix.  
Un héros qui de la victoire  
Emprunte son unique gloire,  
N'est héros que quelques momens ;  
Et pour l'être toute sa vie ,  
Il doit opposer à l'envie  
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables  
Étonnent les plus fiers vainqueurs :  
Les seules conquêtes durables  
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.  
Un tyran cruel & sauvage  
Dans les feux & dans le ravage  
N'acquiert qu'un honneur criminel :  
Un vainqueur, qui fait toujours l'être ,  
Dans les cœurs, dont il se rend maître,  
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête ,  
Mieux encor que par ses travaux ,  
Que ton prince élève sa tête  
Au-dessus de tous ses rivaux :  
Grand, par tout ce que l'on admire ;  
Mais plus encor, j'ose le dire,  
Par cette héroïque bonté ,

Et par cet abord plein de grace,  
Qui des premiers âges retrace  
L'adorable simplicité.

Il fait qu'en ce vaste intervalle,  
Où les destins nous ont placés,  
D'une fierté qui les ravale,  
Les mortels sont toujours blessés:  
Que la grandeur fière & hautaine  
N'attire souvent que leur haine,  
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux;  
Et que tandis qu'elle subsiste,  
Le parfait bonheur ne consiste  
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres  
Du sort des fragiles mortels,  
N'exigent qu'à ces mêmes titres  
Nos offrandes & nos autels.  
C'est leur puissance qu'on implore:  
Mais c'est leur bonté qu'on adore  
Dans le bien qu'ils font aux humains;  
Et sans cette bonté fertile,  
Leur foudre, souvent inutile,  
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples  
De ces dieux dont tu tiens le jour,  
Avant de mériter nos temples,

Ils ont mérité notre amour.  
Tu le fais : l'aveugle fortune  
Peut faire, d'une ame commune,  
Un héros par-tout admiré.  
La seule vertu profitable,  
Généreuse, tendre, équitable,  
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste,  
Maître de tant de potentats,  
Dont la main si ferme & si juste  
Conduit tant de vastes états,  
Deviendra la gloire des princes,  
Lorsqu'en ses nombreuses provinces  
Rassemblant les plaisirs épars,  
Sous sa féconde providence  
Tu feras fleurir l'abondance,  
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices  
D'un monarque si renommé.  
Déjà, par tes secours propices,  
Janus voit son temple fermé.  
Puisse ta gloire toujours pure  
A toute la race future  
Servir de modèle & de loi;  
Et ton intégrité profonde  
Être à jamais l'amour du monde,  
Comme ton bras en fut l'effroi!

## O D E I I.

A M. LE COMTE DE BONNEVAL;

*Lieutenant-général des armées de l'Empereur.*

LE soleil, dont la violence  
Nous a fait languir si long-tems,  
Arme de feux moins éclatans  
Les rayons que son char nous lance;  
Et plus paisible dans son cours,  
Laisse la céleste balance  
Arbitre des nuits & des jours.

L'aurore, désormais stérile  
Pour la divinité des fleurs,  
De l'heureux tribut de ses pleurs  
Enrichit un dieu plus utile;  
Et sur tous les côteaux voisins  
On voit briller l'ambre fertile,  
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,  
Que Bacchus prépare à nos yeux  
De son triomphe glorieux  
La pompe la plus solemnelle;  
Il vient de ses divines mains

Sceller l'alliance éternelle  
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de on char diaphane  
Les ris voltigeant dans les airs,  
Des soins qui troublent l'univers  
Écartent la foule profane.  
Tel, sur des bords inhabités,  
Il vint de là triste Ariane  
Calmer les esprits agités.

Les satyres, tout hors d'haleine,  
Conduisant les nymphes des bois,  
Au son du sifre & du hautbois  
Dansent par troupes dans la pleine;  
Tandis que les sylvains lassés  
Portent l'immobile Silène  
Sur leurs thyrses entrelacés.

Leur plus vive ardeur se déploie  
Autour de ce dieu belliqueux.  
Cher comte, partage avec eux  
L'alégresse qu'il leur envoie;  
Et plein d'une douce chaleur,  
Montre-toi rival de leur joie,  
Comme tu l'es de sa valeur.

Prends part à la juste louange  
De ce dieu si cher aux guerriers;

Qui, couvert de mille lauriers  
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange,  
A trouvé mille fois plus grand  
D'être le dieu de la vendange,  
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses ménades révoltées  
Craignons l'impétueux courroux.  
Tu fais jusqu'où ce dieu jaloux  
Porte ses fureurs irritées,  
Et quelles tragiques horreurs  
Des Lycurgues & des Penthées  
Payèrent les folles erreurs.

C'est lui, qui des fils de la terre  
Châtiant la rébellion,  
Sous la forme d'un fier lion  
Vengea le maître du tonnerre ;  
Et par lui les os de Rhœcus  
Furent brisés comme le verre,  
Aux yeux de ses frères vaincus.

Ici, par l'aimable paresse  
Ce fameux vainqueur désarmé,  
Ne se montre plus enflammé  
Que des feux d'une douce ivresse ;  
Et cherchant de plus doux combats,  
Dans le temple de l'âlégresse  
Il s'offre à conduire nos pas.

Là, sous une voûte sacrée,  
Peinte des plus riches couleurs,  
Ses prêtres couronnant de fleurs  
La victime pour toi parée,  
Bientôt sur un autel divin  
Feront couler à ton entrée  
Des ruisseaux de lait & de vin. !

Reçois ce nectar adorable  
Versé par la main des plaisirs ;  
Et laisse, au gré de leurs desirs,  
Par cette liqueur favorable,  
Remplir tes esprits & tes yeux  
De cette joie inaltérable,  
Qui rend l'homme semblable aux dieux.

Par elle, en toutes ses disgraces  
Un cœur d'audace revêtu,  
Sait asservir à sa vertu  
Les ennuis qui suivent ses traces ;  
Et, tranquille jusqu'à la mort,  
Conjurer toutes les menaces  
Des dieux, & des rois, & du sort.

Par elle bravant la puissance  
De son implacable démon,  
Le vaillant fils de Télamon,  
Banni des lieux de sa naissance,  
Au fort de ses calamités

Rendit le calme & l'espérance  
A ses compagnons rebutés.

Amis, la volage fortune  
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur ;  
Je prétends, malgré sa rigueur ,  
Fixer votre course importune.  
Passons ce jour dans les festins :  
Demain les zéphyr & Neptune  
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modèle  
Qu'à toi-même toujours égal,  
Tu fus loin de ton lieu natal  
Triompher d'un astre infidèle ;  
Et, sous un ciel moins rigoureux ,  
D'une Salamine nouvelle  
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur puillanime  
Touche peu les dieux immortels ;  
On aborde en vain leurs autels,  
Sans un cœur ferme & magnanime ;  
Quand nous venons les implorer ,  
C'est par une joie unanime  
Que nous devons les honorer.

Telle est l'alégresse rustique  
De ces vendangeurs altérés,

Qu'on voit à leurs yeux égarés  
Saisis d'une ivresse mystique;  
Et qui, saintement furieux,  
Retracent de l'orgie antique  
L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne  
Retentit de leur doux transport,  
Allons travailler à l'accord  
Du tokaye avec le champagne,  
Et, près de tes lares assis,  
Des vins de rive & de montagne  
Juger le procès indécis.

Les juges, à ton arrivée,  
Se trouveront tous assemblés;  
La soif, qui les tient désolés,  
Brûle de se voir abreuvée;  
Et leur appétit importun  
A deux heures de relevée  
S'étonne d'être encor à jeun.



## O D E III.

A M A L H E R B E,

*Contre les détracteurs de l'antiquité.*

**S**I du tranquille Parnasse,  
 Les habitans renommés  
 Y gardent encor leur place,  
 Lorsque leurs yeux sont fermés ;  
 Et si, contre l'apparence,  
 Notre farouche ignorance,  
 Et nos insolens propos,  
 Dans ces demeures sacrées  
 De leurs ames épurées  
 Troublent encor le repos :

Que dis-tu, sage MALHERBE,  
 De voir tes maîtres proscrits  
 Par une foule superbe  
 De fanatiques esprits ?  
 Et dans ta propre patrie  
 Renaître la barbarie  
 De ces tems d'infirmité,  
 Dont ton immortelle veine  
 Jadis, avec tant de peine  
 Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,  
D'encens, d'honneurs & d'autels,  
Voir mutiler les images  
De tous ces morts immortels,  
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,  
Ont fait chez les plus grands hommes  
Naître les plus doux transports ;  
Et dont les divins génies  
De tes doctes symphonies  
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples,  
Soutenu par leurs leçons,  
Tu fis retentir nos temples  
De tes célestes chansons.  
Sur la montagne thébaine,  
Ta lyre fière & hautaine  
Consacra l'illustre sort  
D'un roi vainqueur de l'envie,  
Vraiment roi pendant sa vie,  
Vraiment grand après sa mort,

Maintenant ton ombre heureuse,  
Au comble de ses desirs,  
De leur troupe généreuse  
Partage tous les plaisirs.  
Dans ces bocages tranquilles  
Peuplés de myrtes fertiles  
Et de lauriers toujours verts,

Tu mêles ta voix hardie  
A la douce mélodie  
De leurs sublimes concerts,

Là, d'un dieu fier & barbare  
Orphée adoucit les loix ;  
Ici, le divin Pindare  
Charme l'oreille des rois ;  
Dans tes douces promenades  
Tu vois les folles ménades  
Rire autour d'Anacréon :  
Et les nymphes plus modestes  
Gémir des ardeurs funestes  
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hyppocrène,  
Homère, ouvrant ses rameaux ;  
S'élève comme un vieux chêne  
Entre de jeunes ormeaux.  
Les savantes immortelles,  
Tous les jours, de fleurs nouvelles  
Ont soin de parer son front ;  
Et par leur commun suffrage  
Avec elles il partage  
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,  
Dans ces bois verts & fleuris,  
Comblent de justes largesses  
Leurs antiques favoris :

Mais

Mais pourquoi leur docte lyre  
Prendroit-elle un moindre empire  
Sur les esprits des neuf sœurs,  
Si de son pouvoir suprême  
Pluton, Cerbère lui-même,  
Ont pu sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie,  
Censeurs, dont la vanité  
De ces rois de l'harmonie  
Dégrade la majesté ;  
Et qui, par un double crime,  
Contre l'Olympe sublime  
Lançant vos traits venimeux,  
Osez, dignes du tonnerre,  
Attaquer ce que la terre  
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles,  
Plus sourds que le noir pluton,  
Souvenez-vous, ames viles,  
Du sort de l'affreux Python.  
Chez les filles de mémoire  
Allez apprendre l'histoire  
De ce serpent abhorré,  
Dont l'haleine détestée  
De sa vapeur empestée  
Souilla leur séjour sacré.

Lorsqu'é la terrestre masse  
Du déluge eut bu les eaux,

Il effraya le Parnasse  
Par des prodiges nouveaux :  
Le ciel vit ce monstre impie ,  
Né de la fange croupie  
Au pied du mont Pélion ,  
Souffler son infecte rage  
Contre le naissant ouvrage  
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible  
Du dieu qui donne le jour ,  
Lava dans son sang horrible  
L'honneur du docte séjour.  
Bientôt de la Thessalie,  
Par sa dépouille ennoblie ,  
Les champs en furent baignés ;  
Et du Céphise rapide  
Son corps affreux & livide  
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée  
De ce reptile fatal ,  
Sur la terre profanée  
Naquit un germe infernal ;  
Et de là naissent les sectes  
De tous ces sales insectes ,  
De qui le souffle envieux  
Ose d'un venin critique  
Noircir de la Grèce antique  
Les célestes demi-dieux.

A peine sur de vains titres  
Intrus au sacré vallon,  
Ils s'érigent en arbitres  
Des oracles d'Apollon.  
Sans cesse dans les ténèbres  
Insultant les morts célèbres,  
Ils sont comme ces corbeaux,  
De qui la troupe affamée,  
Toujours de rage animée,  
Croasse autour des tombeaux.



Cependant à les entendre,  
Leurs ramages sont si doux,  
Qu'aux bords même du Méandre  
Le cygne en seroit jaloux ;  
Et quoiqu'en vain ils allument  
L'encens dont ils se parfument  
Dans leurs chants étudiés,  
Souvent de ceux qu'ils admirent,  
Lâches flatteurs, ils attirent  
Les éloges mandiés.

Une louange équitable,  
Dont l'honneur seul est le but,  
Du mérite véritable  
Est le plus juste tribut :  
Un esprit noble & sublime,  
Nourri de gloire & d'estime,  
Sent redoubler ses chaleurs  
Comme une tige élevée,

D'une onde pure abreuvée,  
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce  
D'un hommage qu'on croit dû,  
Souvent prête même force  
Au vice qu'à la vertu.  
De la céleste rosée  
La terre fertilisée,  
Quand les frimats ont cessé,  
Fait également éclore  
Et les doux parfums de Flore,  
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes  
Pour le myrte aimé des dieux:  
Ne prodiguez plus vos ondes  
A cet if contagieux.  
Et vous, enfans des nuages,  
Vents, ministres des orages,  
Venez, fiers tyrans du Nord,  
De vos brûlantes froidures  
Sécher ces feuilles impures,  
Dont l'ombre donne la mort,



ODE IV.

A MONSIEUR LE COMTE  
DE SINZINDORF,

*Chancelier de la cour impériale.*

**L'**HIVER, qui si long-tems a fait blanchir nos  
plaines,  
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;  
Et les jeunes zéphyr de leurs chaudes haleines  
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques;  
Le laboureur commence à lever ses guérets:  
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques  
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la terre s'ouvre; & nous voyons éclore  
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.  
Cérès vient, à pas lents, à la suite de Flore,  
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons instruits par la nature,  
Mille tendres oiseaux font résonner les airs;

Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture  
Danſent au bruit de leurs concerts.

Des objets ſi charmans , un ſéjour ſi tranquille ,  
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours  
Tout invite le ſage à chercher un aſyle  
Contre le tumulte des cours.

Mais vous , à qui Minerve & les filles d'Aſtrée  
Ont confié le ſort des terreſtres humains ,  
Vous , qui n'oſez quitter la balance ſacrée  
Dont Thémis a chargé vos mains :

Ministre de la paix , qui gouvernez les rênes  
D'un empire puiffant autant que glorieux ,  
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes  
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'état, privé d'une de ſes colonnes ,  
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le ſien.  
L'orphelin vous crieroit : Hélas ! tu m'abandonnes  
Je perds mon plus ferme ſoutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,  
Ces fertiles jardins, ces rivages ſi doux ,  
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,  
Prennent ſoin d'embellir pour vous.

Dans ces immenſes lieux dont le ſort vous ſit maître,  
Vous verrez le ſoleil cultivant leurs trésors ,

**Se lever le matin , & le soir disparaître ,  
Sans fortir de leurs riches bords.**

**Tantôt , vous tracerez la course de votre onde :  
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,  
Vous ferez remonter leur sève vagabonde  
Dans de plus utiles rameaux.**

**Souvent d'un plomb subtil que le saipêtre embrase  
Vous irez insulter le sanglier glouton ;  
Ou , nouveau Jupiter , faire aux oiseaux du Phafe  
Subir le sort de Phaéton.**

**O doux amusemens ! ô charme inconcevable  
A ceux que du grand monde éblouit le chaos !  
Solitaires vallons , retraite inviolable  
De l'innocence & du repos.**

**Délices des aïeux d'une épouse adorée ,  
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;  
Et dans qui la vertu , par les graces parée ,  
Brille au-dessus de leurs grandeurs.**

**Arbres verts & fleuris , bois paisibles & sombres ,  
A votre possesseur si doux & si charmans ,  
Puissez vous ne durer que pour prêter vos ombres  
A ses nobles délassemens.**

**Mais la loi du devoir , qui lui parle sans cesse  
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs ;**

Il n'écouterà plus que la voix qui le presse  
De s'arracher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,  
Reprendre les liens dont il est échappé;  
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,  
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes provinces,  
Allez, mais revenez, de leur amour épris,  
Organe des décrets du plus sage des princes,  
Veiller sur ses peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,  
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,  
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie  
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide  
Contre le feu naissant de nos derniers débats,  
Le Batave vous vit opposer votre égide  
Au cruel démon des combats.

Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre  
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux;  
Et les dieux apaisés redonnent à la terre  
Des jours plus sereins & plus beaux.

Ce chef de tant d'états, à qui le ciel dispense  
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,

**A déjà de ces dieux reçu la récompense  
De la tendresse pour la paix,**

**Il a vu naître enfin de son épouse aimée  
Un gage précieux de sa fécondité,  
Et qui va désormais de l'europe charmée  
Affermir la tranquillité.**

**Arbitre tout-puissant d'un empire invincible,  
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,  
Qu'a-t-il à désirer, qu'un usage paisible  
Des jours qu'il a reçus pour eux.**

**Non, non : il n'ira point, après tant de tempêtes,  
Reffusciter encor d'antiques différens ;  
Il fait trop que souvent les plus belles conquêtes  
Sont la perte des conquérans.**

**Si toutefois l'ardeur de son noble courage  
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits ;  
Écoutez la leçon d'un Socrate sauvage,  
Faite au plus puissant de nos rois.**

**Pour la troisième fois du superbe Versailles  
Il faisoit agrandir le parc délicieux :  
Un peuple harassé de ses vastes murailles  
Creusoit le contour spacieux.**

**Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,  
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.**

À quoi rêves-tu là, dit le prince ? Hélas ! Stre,  
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez. Je songeais que de votre héritage  
Vous avez beau vouloir élargir les confins :  
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,  
Vous aurez toujours des voisins.

*Fin du Livre troisième.*



O D E S.



LIVRE QUATRIÈME.



ODE PREMIÈRE.

A L'IMPÉRATRICE AMÉLIE,

MUSE, qui des vrais Alcées  
Soutenant l'activité,  
A leurs captives pensées  
Fais trouver la liberté,  
Viens à ma timide verve,  
Que le froid repos énerve,  
Redonner un feu nouveau;  
Et délivre ma Minerve  
Des prisons de mon cerveau.

Si la céleste puissance,  
Pour l'honneur de ses autels,  
Vouloit rendre l'innocence  
Aux infortunés mortels ;  
Et si l'aimable Cybèle  
Sur cette terre infidelle  
Daignoit redescendre encor  
Pour faire vivre avec elle  
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes, quels ministres  
Dignes d'obtenir son choix,  
Pourroient, en ces tems sinistres,  
Nous faire entendre sa voix ?  
Seroient-ce ces doctes mages,  
Des peuples de tous les âges  
Réformateurs consacrés,  
Bien moins pour les rendre sages,  
Que pour en être honorés ?

Mais les divines merveilles  
Qui font chérir leurs leçons,  
Dans nos superbes oreilles  
N'exciteroient que des sons.  
Quel siècle plus mémorable  
Vit d'un glaive secourable  
Le vice mieux combattu ?  
Et quel siècle misérable  
Vit régner moins de vertu ?

L'éloquence des paroles  
N'est que l'art ingénieux  
D'amuser nos sens frivoles  
Par des tours harmonieux.  
Pour rendre un peuple traitable,  
Vertueux, simple, équitable,  
Ami du ciel & des loix,  
L'éloquence véritable  
Est l'exemple des grands rois.

C'est ce langage visible  
Dans nos vrais législateurs,  
Qui fait la règle infaillible  
Des peuples imitateurs.  
Contre une loi qui nous gêne,  
La nature se déchaîne,  
Et cherche à se révolter ;  
Mais l'exemple nous entraîne,  
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre sagesse  
De ce principe constant  
Je vois, auguste princesse,  
Un témoignage éclatant ;  
Et dans la splendeur divine  
De ces vertus qu'illumine  
Tout l'éclat du plus grand jour,  
Je reconnois l'origine  
Des vertus de votre cour,

La bonté qui brille en elle  
De ses charmes les plus doux,  
Est une image de celle  
Qu'elle voit briller en vous;  
Et par vous seule enrichie,  
Sa politesse affranchie  
Des moindres obscurités,  
Est la lueur réfléchie  
De vos sublimes clartés.

Et quel âge si fertile,  
Quel règne si renommé  
Vit d'un éclat plus utile  
Le diadème animé !  
Quelle piété profonde,  
Quelle lumière féconde  
En nobles instructions,  
Du premier trône du monde  
Rehaussa mieux les rayons !

Des héros de ses écoles  
La Grèce à beau se targuer :  
La pompe de leurs paroles  
Ne m'apprend qu'à distinguer  
De l'autorité puissante  
D'une sagesse agissante  
Qui règne sur mes esprits,  
La sagesse languissante  
Que j'honore en leurs écrits,

Non, non : la philosophie  
En vain se fait exalter :  
On n'écoute que la vie  
De ceux qu'on doit imiter.  
Vous seuls, ô divine race,  
Grands rois, qui tenez la place  
Des rois au ciel retirés,  
Pouvez conserver la trace  
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée  
De cet âge radieux,  
Qui vit la terre honorée  
De la présence des dieux :  
L'homme instruit par l'habitude,  
Marchant avec certitude  
Dans leurs sentiers lumineux,  
Imitoit, sans autre étude,  
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première  
Affermi par ce pouvoir,  
Chacun puisoit sa lumière  
Aux sources du vrai savoir ;  
Et dans ce céleste livre  
Des leçons qu'il devoit suivre,  
Toujours prêt à se nourrir,  
Préféroit l'art de bien vivre  
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides,  
Transportés loin de nos yeux,  
Sur l'aile des vents rapides  
S'envolèrent vers les cieux,  
La science opiniâtre,  
De son mérite idolâtre,  
Vint au milieu des clameurs  
Édifier son théâtre  
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors, avec l'assurance  
De s'attirer nos tributs,  
La fastueuse éloquence  
Prit la place des vertus.  
L'art forma leur caractère;  
Et de la sagesse austère  
L'aimable simplicité  
Ne devint plus qu'un mystère  
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce,  
Philosophes sourcilleux;  
Et pour nous prouver la force  
De vos secours merveilleux,  
Montrez-nous depuis Pandore  
Tous les vices qu'on abhorre  
En terre mieux établis,  
Qu'aux siècles que l'on honore  
Du nom de siècles polis.

Avant que dans l'Italie,  
Sous de sinistres aspects,  
La vertu se fût polie  
Par le mélange des Grecs,  
La foi, l'honneur, la constance,  
L'intrépide résistance  
Dans les plus mortels dangers,  
Y régnoient sans l'assistance  
Des préceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique ;  
Elle laissa dans son sein  
Des disciples du portique  
Glisser le premier effaim.  
Rome, en les voyant paroître ,  
Cessa de se reconnoître  
Dans ses tristes rejetons ;  
Et le même âge vit naître  
Les Gracques & les Catons,



## O D E I I.

*SUR LES DIVINITÉS POÉTIQUES.*

C'EST vous encor que je réclame,  
Muses, dont les accords hardis,  
Dans les sens les plus engourdis,  
Versent cette céleste flamme,  
Qui dissipe leur sombre nuit;  
Et qui, flambeau sacré de l'ame,  
L'éclaire, l'échauffe & l'instruit.

Nymphes, à qui le ciel indique  
Ses mystères les plus secrets,  
Je viens chercher dans vos forêts  
L'origine & la source antique  
De ces dieux, fantômes charmans,  
De votre verve prophétique  
Indisputables élémens.

Je la vois : c'est l'ombre d'Alcée,  
Qui me la découvre à l'instant;  
Et qui déjà, d'un œil content,  
Dévoile à ma vue empressée;  
Ces déités d'adoption,  
Synonymes de la pensée,  
Symboles de l'abstraction.

C'est lui. La foule qui l'admire  
Voit encore, au son de ses vers,  
Fuir ces tyrans de l'univers,  
Dont il extermina l'empire.  
Mais, déjà sur de nouveaux tons,  
Je l'entends accorder sa lyre ;  
Il s'approche ; il parle : écoutons.

Des sociétés temporelles  
Le premier lien est la voix,  
Qu'en divers sons l'homme, à son choix,  
Modifie & fléchit pour elles :  
Signes communs & naturels,  
Où les ames incorporelles,  
Se tracent aux sens corporels.

Mais, pour peindre à l'intelligence  
Leurs immatériels objets,  
Ces signes, à l'erreur sujets,  
Ont besoin de son indulgence ;  
Et dans leurs secours impuissans,  
Nous sentons toujours l'indigence  
Du ministère de nos sens.

Le fameux chantre d'Ionie  
Trouva dans ses tableaux heureux,  
Le secret d'établir entr'eux  
Une mutuelle harmonie :  
Et ce commerce leur apprit

L'art, inventé par Uranie,  
De peindre l'esprit à l'esprit.

Sur la scène incompréhensible  
De cet interprète des dieux,  
Tout sentiment s'exprime aux yeux,  
Tout devient image sensible ;  
Et par un magique pouvoir,  
Tout semble prendre un corps visible,  
Vivre, parler & se mouvoir.

Oui, c'est toi, peintre inestimable,  
Trompette d'Achile & d'Hector,  
Par qui de l'heureux siècle d'or  
L'homme entend le langage aimable,  
Et voit, dans la variété  
Des portraits menteurs de la fable,  
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre  
Réglant le sort par ses arrêts :  
Il voit, sous les yeux de Cérés,  
Croître les trésors de la terre :  
Il reconnoît le dieu des mers,  
A ces sons qui calment la guerre  
Qu'Éole excitoit dans les airs.

Si, dans un combat homicide,  
Le devoir engage ses jours,

Pallas, volant à son secours,  
Vient le couvrir de son égide :  
S'il se voue au maintien des loix,  
C'est Thémis qui lui sert de guide,  
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux si son cœur n'aspire  
Qu'aux douceurs de la liberté,  
Astrée est la divinité,  
Qui lui fait chérir son empire :  
S'il s'élève au sacré vallon,  
Son enthousiasme est la lyre  
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi, consacrant le système  
De la sublime fiction,  
Homère, nouvel Amphion,  
Change, par la vertu suprême  
De ses accords doux & savans,  
Nos destins, nos passions même,  
En êtres réels & vivans.

Ce n'est plus l'homme, qui, pour plaire,  
Étale ses dons ingénus :  
Ce sont les graces, c'est Vénus,  
Sa divinité tutélaire.  
La sagesse qui brille en lui,  
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire,  
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente & fougueuse Bellone  
Arme son courage aveuglé :  
Les frayeurs , dont il est troublé ,  
Sont le flambeau de Tifiphone :  
Sa colère est Mars en fureur ;  
Et ses remords sont la gorgone  
Dont l'aspect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Appele  
Peut , dans les temples les plus saints ,  
Attacher les yeux des humains  
A l'objet d'un culte fidèle ,  
Et peindre , sans témérité ,  
Sous une apparence mortelle ,  
La divine immortalité.

Vous donc , réformateurs austères  
De nos privilèges sacrés ,  
Et vous , non encore éclairés  
Sur nos symboliques mystères ,  
Éloignez-vous , pâles censeurs ,  
De ces retraites solitaires  
Qu'habitent les neuf doctes sœurs.

Ne venez point sur un rivage ,  
Consacré par leur plus bel art ,  
Porter un aveugle regard ;  
Et loin d'elle tout triste sage ,  
Qui , voilé d'un sombre maintien ,

Sans avoir appris leur langage,  
Veut jouir de leur entretien.

Ici l'ombre impose silence  
Aux doctes accens de sa voix;  
Et déjà dans le fond des bois  
Impétueuse elle s'élançe:  
Tandis que je cherche des sons  
Dignes d'atteindre l'excellence  
De ses immortelles leçons.



## O D E I I I.

*SUR LE DEVOIR ET LE SORT DES  
GRANDS HOMMES.*

**N**ous honorons du nom de sage  
Celui qui, content de son sort,  
Et loin des vents & de l'orage,  
Goutant les délices du port,  
Sait, au milieu de l'abondance,  
Dans une noble indépendance  
Trouver la gloire & le repos;  
Mais cette sagesse tranquille,  
Vertu dans un mortel stérile,  
N'est point vertu dans un héros.

Pour jouir d'une paix chérie,  
Les cieus ne nous l'ont point prêtés:  
Il est comptable à sa patrie  
Des dons qu'il tient de leur bonté.  
Cette influence souveraine  
N'est pour lui qu'une illustre chaîne  
Qui l'attache au bonheur d'autrui.  
Tous les brillans qui l'embellissent,  
Tous les talens qui l'ennoblissent,  
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il fait, & c'est un avantage  
Peu connu de ses vains rivaux,  
Que son véritable partage  
Sont les veilles & les travaux:  
Que sur tous les êtres du monde,  
Des dieux la sagesse profonde  
Étend ses regards généreux ;  
Et, qu'éclos de leurs mains fertiles,  
Les uns naissent pour être utiles,  
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi, victime préparée  
Pour le bonheur du genre humain,  
Victime non moins consacrée  
A l'empire du souverain ;  
Soit sur la mer, soit sur la terre,  
Soit dans la paix, soit dans la guerre ;  
D'une foi mâle revêtu,  
Son prince, dont il est l'organe,  
Sa propre vertu le condamne  
A s'immoler à sa vertu!

La dépendance est le salaire  
Des présents que nous font les cieux.  
Un roi parle : il faut, pour lui plaire,  
Quitter sa patrie & ses dieux.  
Héros guerriers, héros paisibles,  
Il faut à ses loix invincibles  
Asservir vos talens vainqueurs :

Partez , volez , ames viriles ;  
Courez lui soumettre les villes ,  
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois si de votre zèle  
Vous voulez recevoir le prix ,  
Revenez. L'absence infidelle  
Enfante peu de favoris.  
Les récompenses les plus dues  
Sont souvent des dettes perdues ,  
Pour qui tarde à les répéter ;  
Et sur l'absent qui le mérite ,  
Le présent qui les sollicite  
Est toujours sûr de l'emporter.

Le mérite oublié du maître ,  
Et souvent même dédaigné ,  
Ne se fait jamais bien connoître ,  
Dans un point de vue éloigné.  
En vain sous d'illustres auspices  
Produiroit-il de ses services  
Le témoignage glorieux :  
Sa présence est le seul langage  
Qui puisse en assurer le gage :  
Les rois ont le cœur dans les yeux.

C'est à ces astres vénérables  
D'illuminer ses actions.  
C'est de leurs rayons favorables

Qu'il doit tirer tous ses rayons,  
Bientôt leur céleste influence  
Va le combler d'une affluence  
De biens, de gloire, & de splendeurs;  
Et, l'éclairant d'un nouveau lustre,  
Porter sa destinée illustre  
Au plus haut sommet des grandeurs.

Installé dans le rang sublime  
Où l'ont placé leurs justes loix,  
Il peut, d'un pouvoir légitime,  
Exercer les plus vastes droits :  
Il peut, pour foudroyer le vice,  
De la force & de la justice  
Réunir le double soutien :  
Il peut enfin, fidèle oracle,  
Faire trouver, sans nul obstacle,  
Le bonheur public dans le sien.

Mais, si jamais un noir orage  
Long-tems suspendu dans son cours,  
Fait sur lui crever le nuage  
Élevé durant ses beaux jours ;  
C'est alors que, libre de crainte,  
Le dépit que masquoit la feinte  
Se change en mortelles fureurs ;  
Et que l'envie empoisonnée,  
Par l'impunité déchaînée,  
Dépouille toutes ses terreurs.

Sa gloire aussitôt obscurcie,  
Vaine ombre d'un jour éclipsé,  
Disparoît, souillée & noircie  
Par le mensonge intéressé;  
Canal impur, qui, dans leurs courses  
Infectant les plus belles sources,  
Change en erreur la vérité,  
L'industrie en extravagance,  
La grandeur d'ame en arrogance,  
Et le zèle en témérité.

Tout fuit ; tout cherche un nouveau maître ;  
Ses complaisans les plus flatteurs  
Sont les premiers qu'on voit paroître  
Entre ses prudens déserteurs.  
En vain ses qualités suprêmes  
Forcent les témoignages mêmes  
A l'équité les moins soumis ;  
En vain, par ses bontés célèbres,  
Cent noms sont sortis des ténèbres ;  
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous ! que la bonne fortune  
Maintient à l'abri des revers,  
De la terre charge importune,  
Peuple inutile à l'univers :  
Au sein de la béatitude  
Bornez-vous, fixez votre étude  
Au choix des plaisirs les plus doux ;

Et dans l'oïſive nonchalance  
De votre paſſible opulence  
Ne ſongez qu'à vivre pour vous.

Tandis que le zèle héroïque,  
Eſclave de ſa dignité,  
A la félicité publique  
Conſacrera ſa liberté :  
Ou, perdu dans la foule obſcure,  
Et d'une vie ingrate & dure  
Traſnant les ſoucis épineux,  
Verra, ſans murmure & ſans peine,  
De la proſpérité hautaine  
Briller le faſte dédaigneux.



## O D E I V.

A MONSIEUR LE COMTE  
DE LANNOY,  
GOUVERNEUR DE BRUXELLES,

*Sur une maladie de l'auteur, causée par une attaque  
de paralysie, en l'année 1738.*

C E L U I qui des cœurs sensibles  
Cherche à devenir vainqueur,  
Doit, pour les rendre flexibles,  
Consulter son propre cœur :  
C'est notre plus sûr arbitre.  
Les dieux ne sont qu'à ce titre  
De nos offrandes jaloux.  
Si Jupiter veut qu'on l'aime,  
C'est qu'il nous prévient lui-même  
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,  
Comte, qui, par tant de nœuds,  
T'attache, dans ta patrie,  
Tous les cœurs & tous les vœux.

Rappelle dans ta pensée,  
A la nouvelle annoncée  
Du dernier prix de ta foi,  
Tous ces torrens de tendresse,  
Dont la publique allégresse  
Signala son feu pour toi.

En moi-même, ô preuve infigne,  
Jusqu'où n'a point éclaté  
D'un caractère si digne  
L'intarissable bonté !  
Dans le calme, dans l'orage,  
Toujours même témoignage,  
Sur-tout dans ces tristes jours,  
Dont la lumière effacée  
De ma planète éclipsée  
Me fait sentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde  
L'avenir sur le présent,  
Et qu'endort au sein de l'onde  
Un zéphyre séduisant !  
Jamais l'adverse fortune,  
Ma surveillante importune,  
Ne parut plus loin de moi ;  
Et jamais aux doux mensonges  
Des plus agréables songes  
Je ne prêtai tant de foi.

C'est dans ces routes fleuries,  
Où mes volages esprits  
Promenoient leurs rêveries,  
D'un charme trompeur épris ;  
Que, contre moi révoltée,  
L'impatiente Adrasteé,  
Néméfis, avoit caché,  
Vengereſſe impitoyable,  
Le précipice effroyable  
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme,  
Quand l'hiver, par ſa rigueur,  
De la ſève qu'il renferme  
A refroidi la vigueur ;  
S'il perd l'utile aſſiſtance  
Des appuis dont la conſtance  
Sourient ſes bras relâchés,  
Sa tête, altière & hautaine,  
Cachera bientôt l'arêne  
Sous ſes rameaux déſſéchés.

Tel, quand le ſecours robuste  
Dont mon corps eſt étayé,  
En laiſſe à mon ſang aduſte  
Régir la foible moitié ;  
L'autre moitié qui ſuccombe,  
Héſiſte, chancelle, tombe,

Et sent que, malgré l'effort  
Que sa vertu fait renaitre,  
Le plus foible est toujours maître,  
Et triomphe du plus fort.

Par mes desirs prévenue,  
Près de mon lit douloureux  
Déjà la mort est venue  
Assesoir son squelette affreux ;  
Et le regard homicide  
De son cortège perfide  
Porte à son dernier degré  
L'excès toujours plus terrible  
D'un accablement horrible  
Par l'insomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre,  
Mortels, qui, chéris du sort,  
Ne désirez que de vivre,  
Et ne craignez que la mort ?  
Souvent, malgré leurs promesses,  
Vos dignités, vos richesses  
Affligent leurs possesseurs.  
Pour les ames généreuses  
Du vrai bonheur amoureuses,  
La mort même a ses douceurs.

On a beau se plaindre d'elle,  
Quelqu'horreur que l'on en ait,

Les guerriers la trouvent belle ,  
Quand elle vient , d'un seul trait ,  
Les frapper à l'improviste :  
Mais , juste ciel ! qu'elle est triste ,  
Et quel rigoureux travail ,  
Quand ses approches moins vives ,  
Par des pertes successives ,  
Nous détruisent en détail !

Près de ma dernière aurore ,  
En vain dit-on que les cieux ,  
De quelques beaux jours encore ,  
Pourront éclairer mes yeux .  
O promesse imaginaire !  
Quel emploi pourrois-je faire ,  
Soleil , céleste flambeau ,  
De ta lumière suprême ,  
Quand la moitié de moi-même  
Est déjà dans le tombeau ?

Achève donc ton ouvrage ,  
Viens , ô favorable mort ,  
De ce caduc assemblage  
Rompre le fragile accord .  
Par ce coup où je t'invite ,  
Permits que mon corps s'acquitte  
De ce qu'il doit au cercueil ;  
Et que mon ame y révoque  
Cette constance équivoque ,  
Dont la douleur est l'écueil .

Ainsi, parmi les ténèbres,  
 Les yeux vainement fermés,  
 Dans mille pensers funèbres  
 Mes sens étoient abymés :  
 Lorsque, d'une voix amie,  
 Mon oreille raffermie  
 Crut reconnoître les sons :  
 C'étoit l'ombre de MALHERBE,  
 Qui, sur sa lyre superbe,  
 Vint m'adresser ses leçons.

Sous quelles inquiétudes,  
 Ami, te vois-je abattu ?  
 Que t'ont servi nos études ?  
 Qu'as-tu fait de ta vertu ?  
 Toi qu'on, disciple d'Horace,  
 Par les nymphes du Parnasse  
 Dès ton jeune âge nourri,  
 Semblois, sur ces espérances,  
 Contre toutes les souffrances  
 T'être fait un sûr abri ?

Ignorez-tu donc encore  
 Que tous les fléaux tirés  
 De la boîte de Pandore  
 Se sont du monde emparés ?  
 Que l'ordre de la nature  
 Soumet la pourpre & la bure  
 Aux mêmes sujets de pleurs ?

Et que, tout fiers que nous sommes,  
Nous naissons tous, foibles hommes,  
Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les parques  
Dussent, filant tes instans,  
Signaler de mêmes marques  
Ton hiver & ton printems ?  
Quel dieu te rend si plausible  
La jouissance impossible  
D'un privilège inoui,  
Réservé pour l'empirée,  
Et dont, pendant leur durée,  
Jamais mortels n'ont joui ?

En recevant l'existence  
Que le ciel nous daigne offrir,  
Nous recevons la sentence  
Qui nous condamne à souffrir.  
A sa vigueur naturelle  
En vain notre corps appelle  
De ce décret hasardeux :  
Notre ame subordonnée,  
Par les soucis dominée,  
Paie assez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle  
Que ses mortels déplaisirs,  
Quand la fortune infidelle

Vient traverser ses desirs ?  
 En tout pays, à tout âge,  
 La douleur est son partage  
 Jusqu'à l'heure du trépas :  
 Dans le sein des grandeurs même,  
 Le sceptre & le diadème  
 Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice  
 Où l'exposent tous les jours  
 L'imposture & la malice  
 Que farde l'art du discours ?  
 Quand elle voit à sa place  
 L'hypocrisie & l'audace  
 Triompher de leurs larcins ;  
 Et la timide innocence,  
 Sans ressource & sans défense,  
 Livrée à ses assassins ?

Si donc, par des loix certaines,  
 L'ame & le corps, son rempart,  
 Ont leurs plaisirs & leurs peines,  
 Leurs biens & leurs maux à part,  
 N'est-ce pas une fortune,  
 Quand, d'une charge commune  
 Deux moitiés portent le faix,  
 Que la moindre le réclame,  
 Et que, du bonheur de l'ame,  
 Le corps seul fasse les frais ?

L'espérance consolante  
D'un plus heureux avenir  
De ta douleur accablante  
Doit chasser le souvenir.  
C'étoit le dernier désastre ,  
Que de ton malheureux astre  
Exigeoit l'inimitié.  
Calme ton ame inquiète :  
Néméüs est satisfaite ;  
Et ton tribut est payé.

*Fin des Odes.*



O'DES

EN MUSIQUE;

O U

CANTATES ALLÉGORIQUES.



CANTATE PREMIÈRE



D I A N E.

**A** PEINE le soleil, au fond des antres sombres,  
Avoit, du haut des cieux, précipité les ombres;  
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,  
Apperçut un lieu solitaire,  
Où le fils de Vénus & les dieux de Cythère  
Dormoient sous un ombrage frais.  
Surprise, elle s'arrête; & sa prompte colère  
S'exhale en ce discours, qu'elle adresse tout bas  
A ces dieux endormis qui ne l'entendent pas;

Vous, par qui tant de misérables  
Gémissent sous d'indignes fers,  
Dormez, Amours inexorables !  
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde,  
Dont le sommeil couvre leurs yeux ;  
Affurons le repos au monde,  
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables  
Gémissent sous d'indignes fers,  
Dormez, Amours inexorables :  
Laissez respirer l'univers.

A ces mots, elle approche ; & ses nymphes timides ;  
Portant, sans bruit, leurs pas vers ces dieux homicides,

D'une tremblante main saisissent leurs carquois ;  
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides  
Sèment les plaines & les bois.

Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes ;  
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes ;  
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,  
Expriment ainsi leurs transports.

Quel bonheur ? quelle victoire !  
Quel triomphe ! quelle gloire !  
Les Amours sont désarmés.  
Jeunes cœurs, rompez vos chaînes ;

Cessons de craindre les peines  
Dont nous étions alarmés.  
Quel bonheur! quelle victoire!  
Quel triomphe! quelle gloire!  
Les Amours sont désarmés.

**L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'âlégresses**  
Mais quels objets lui sont offerts!  
Quel réveil! dieux! quelle tristesse,  
**Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts!**  
**Un trait me reste encor dans ce désordre extrême:**  
**Perfides, votre exemple instruira l'univers.**  
**Il parle. Le trait vole, & traversant les airs,**  
Va percer Diane elle-même.  
Juste, mais trop cruel revers,  
**Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême.**

Respectons l'Amour,  
Tandis qu'il sommeille;  
Et craignons qu'un jour  
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons  
Tous les traits qu'il darde,  
Si nous ignorons  
Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour,  
Tandis qu'il sommeille;  
Et craignons qu'un jour  
Ce dieu ne s'éveille.

## CANTATE II.

## ADONIS.

**L**E dieu Mars & Vénus, blessés des mêmes traits,  
 Goûtoient les biens les plus parfaits  
 Qu'aux cœurs bien enflammés, le tendre Amour  
 apprête :

Mais ce dieu superbe & jaloux,  
 D'un œil de conquérant regardant sa conquête,  
 Fit bientôt aux plaisirs succéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître  
 Que des feux qui le font haïr ;  
 Et pour être toujours le maître,  
 L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les graces :  
 On n'arrache point ses faveurs.  
 L'emportement ni les menaces  
 Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître  
 Que des feux qui le font haïr ;

Et pour être toujours le maître,  
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déjà ne craint plus son absence ;  
Et, cessant de l'aimer, sans s'en appercevoir,  
Fait atteler son char, pleine d'impatience,  
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.

Là, ses jours couloient sans alarmes,  
Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux.  
Elle croit voir son fils ; il en a tous les charmes :  
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux ;  
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux,  
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide naïade  
Sort pour l'admirer ;  
La jeune dryade  
Cherche à l'attirer.  
Faune, d'un sourire,  
Approuve leur choix :  
Le jaloux satyre  
Fuit au fond des bois ;  
Et Pan qui soupire,  
Brise son hautbois.

Il aborde, en tremblant, la charmante déesse ;  
Sa timide pudeur relève ses appas.  
Les graces, les ris, la jeunesse,  
Marchent au-devant de ses pas ;

Et du plus haut des airs, l'Amour, avec adresse,  
Fait partir, à l'instant, le trait dont il les blesse.

Que désormais, Mars en fureur  
Gronde, menace, tonne, éclate.

Amaus, profitez tous de sa jalouse erreur ;  
Des feux trop violens font souvent une ingrates ;  
On oublie aisément un amour qui fait peur ,  
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer  
Soit votre unique affaire.  
Songez que l'art d'aimer  
N'est que celui de plaire.

Voulez-vous, dans vos feux,  
Trouver des biens durables ;  
Soyez moins amoureux ;  
Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer  
Soit votre unique affaire.  
Songez que l'art d'aimer  
N'est que celui de plaire,



## CANTATE III.

LE TRIOMPHE  
DE L'AMOUR.

**F**ILLES du dieu de l'univers,  
 Muses, que je me plais dans vos douces retraites!  
 Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts  
 Sont propres à charmer les âmes inquiètes!  
 Quel cœur n'oublieroit ses tourmens  
 Au murmure flatteur de cette onde tranquille?  
 Qui pourroit résister aux doux ravissemens  
 Qu'excite votre voix fertile?  
 Non, ce n'est qu'en ces lieux charmans  
 Que le parfait bonheur a choisi son asyle.

Heureux, qui de vos doux plaisirs  
 Goûte la douceur toujours pure!  
 Il triomphe des vains desirs,  
 Et n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les héros  
 La gloire qui les environne;

Et le puissant dieu de Délos  
D'un même laurier les couronne.

Heureux qui de vos doux plaisirs  
Goûte la douceur toujours pure !  
Il triomphe des vains desirs,  
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais que vois-je, grands dieux ! quels magiques  
efforts

Changent la face de ces bords !

Quelles danses ! quels jeux ! quels concerts d'algè-  
greffe !

Les graces, les plaisirs, les ris & la jeunesse,  
Se rassemblent de toutes parts.

Quel songe me transporte au-dessus du tonnerre ;  
Je ne reconnois point la terre

Au spectacle enchanteur qui frappe mes regards,

Est-ce la cour suprême  
Du souverain des dieux ?

Ou Vénus elle-même  
Descend-elle des cieux ?

Les compagnes de Flore  
Parfument ces côtesaux ;

Une nouvelle aurore  
Semble sortir des eaux ;

Et l'Olympe se dore  
De ses feux les plus beaux.

Est-ce la cour suprême  
Du souverain des dieux?  
Ou Vénus elle-même  
Descend-elle des cieux?

Nymphes , quel est ce dieu qui reçoit votre hom-  
mage ?

Pourquoi cet arc & ce bandeau?

Quel charme en le voyant! Quel prodige nouveau  
De mes sens interdits me dérobe l'usage!

Il s'approche , il me tend une innocente main.

Venez , cher tyran de mon ame :

Venez , je vous fuirois en vain ;

Et je vous reconnois , à ces traits pleins de flamme

Que vous allumez dans mon sein.

Adieu , muses , adieu : je renonce à l'envie

De mériter les biens dont vous m'avez flatté ;

Je renonce à ma liberté.

Sous de trop douces loix mon ame est asservie ;

Et je suis plus heureux dans ma captivité ,

Que je ne le fus de ma vie

Dans le triste bonheur dont j'étois enchanté.



## CANTATE IV.

## L'HYMENE.

**C**E fut vers cette rive où Junon adorée  
 Des peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,  
 Que la divine Cythérée,  
 Pour la première fois, parut dans l'univers.  
 Jamais beauté plus admirée  
 Ne brilla sur les vastes mers.

Les tritons, rassemblés de mille endroits divers,  
 Autour d'elle flottoient sur l'onde tempérée;  
 Et les filles du vieux Nérée  
 Faisoient devant son char retentir ces concerts,

Qu'Éole en ses gouffres enchaîne  
 Les vents, ennemis des beaux jours:  
 Qu'il dompte leur bruyante haleine,  
 Et ne permette qu'aux Amours  
 De voler sur l'humide plaine.

Dieux du ciel, venez en ces lieux  
 Admirez un objet si rare:  
 Avouez que, même à vos yeux,  
 Les beautés dont la mer se pare  
 Effacent les beautés des cieux.

Qu'Éole

Qu'Éole en ses gouffres enchaîne  
Les vents, ennemis des beaux jours :  
Qu'il dompte leur bruyante haleine,  
Et ne permette qu'aux Amours  
De voler sur l'humide plaine.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux ;  
Amphytrite se cache au plus profond des eaux ;  
Cependant Palémon conduisoit l'immortelle  
Vers cette isle enchantée où tendoient ses souhaits ;  
Et c'est là que la terre, à sa gloire fidelle,  
Met le comble aux honneurs qu'ont reçues ses traits.

L'amant de l'Aurore  
Des yeux qu'il adore  
Perd le souvenir.  
La timide Flore  
Craint de perdre encore  
Son jeune zéphir.  
De sa grace extrême  
Minerve, elle-même,  
Reconnoît le prix ;  
Et, par sa surprise,  
Junon autorise  
Le choix de Paris.

Frappés de l'éclat de ses yeux,  
Néptune, Jupiter ; que dis-je ? tous les dieux  
En font l'objet de leurs conquêtes.

Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.  
 Les faveurs de l'Hymen? Aveugles que vous êtes,  
 L'Hymen est-il donc fait pour assortir les cœurs?

Jupiter étoit roi du monde :

Neptune commandoit sur l'onde :

Mars avoit, pour partage, un courage indompté;

Mercurc, la jeunesse; Apollon, la beauté.

Si de ces dieux l'Amour eût été le refuge,

Entr'eux du moins son choix se feroit déclaré;

Mais ils prirent l'Hymen pour juge;

Et Vulcain se vit préféré.

Hymen, quand le sort t'outrage,

Ne t'en prends point à l'Amour.

De son plus doux héritage

Tu t'enrichis chaque jour.

Souffre que de ton partage

Il s'enrichisse à son tour.

Souvent, par un juste échange,

Il t'enlève tes sujets.

Tu lui fais un crime étrange

De quelques larcins secrets.

Mais, c'est ainsi qu'il se venge

Des larcins que tu lui fais.

## CANTATE V.

## AMYMONE.

**S**UR les rives d'Argos, près de ces bords arides  
 Où la mer vient briser ses flots impérieux,  
 La plus jeune des Danaïdes,  
 Amymone imploroit l'assistance des dieux.  
 Un faune poursuivoit cette belle craintive ;  
 Et, levant ses mains vers les cieux,  
 Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive,  
 Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie,  
 Grand dieu, daigne offrir ton secours,  
 Protège ma gloire & ma vie  
 Contre de coupables amours.

Hélas! ma prière inutile  
 Se perdra-t-elle dans les airs ?  
 Ne me reste-t-il plus d'asyle  
 Que le vaste abyme des mers ?

A l'innocence poursuivie,  
 Grand dieu, daigne offrir ton secours.

Protège ma gloire & ma vie  
Contre de coupables amours.

La Danaïde, en pleurs, faisoit ainsi sa plainte ;  
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte ;  
Il s'avance, entouré d'une superbe cour :  
Tel jadis il parut aux regards d'Amphytrite,  
Quand il fit marcher à sa suite  
L'Hyménée & le dieu d'amour.  
Le faune, à son aspect, s'éloigne du rivage ;  
Et Neptune, enchanté, surpris,  
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage  
A l'objet dont il est épris.

Triomphez, belle princesse,  
Des amans audacieux :  
Ne cédez qu'à la tendresse  
De qui fait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,  
S'il étoit aimé de vous !  
Dans les bras de Vénus même,  
Mars en deviendroit jaloux.

Triomphez, belle princesse,  
Des amans audacieux :  
Ne cédez qu'à la tendresse  
De qui fait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle !  
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux.

L'éclat d'une cour immortelle ,  
Le mérite récent d'un secours généreux.  
Dieux! quel secours! Amour, ce sont là de tes jeux;  
Quel satyre eût été plus à craindre pour elle ?  
Thétis , en rougissant , détourna ses regards ;  
Doris se replongea dans ses grottes humides ,  
Et , par cette leçon , apprit aux néréides  
A fuir de semblables hasards.

Tous les amans savent feindre :  
Nymphes , craignez leurs appas.  
Le péril le plus à craindre  
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire  
Est aisée à surmonter :  
C'est l'amant qui fait nous plaire  
Que nous devons redouter.

Tous les amans savent feindre :  
Nymphes , craignez leurs appas.  
Le péril le plus à craindre  
Est celui qu'on ne craint pas.



## CANTATE VI.

++ ————— ++

## T H É T I S.

**P**RÈS de l'humide empire où Vénus prit naissance,  
 Dans un bois consacré par le malheur d'Atis,  
 Le sommeil & l'amour, tous deux d'intelligence,  
 A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.  
 Qu'eût fait Minerve même, en cet état réduite ?  
 Mais, dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite,  
 Elle sut éluder un amant furieux.  
 D'une ardente lionne elle prend l'apparence :  
 Il s'émeut ; & , tandis qu'il songe à sa défense,  
 La nymphe en rugissant se dérobe à ses yeux.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,  
 Cruel lion de carnage altéré ?  
 Que craignez-vous d'un amant misérable,  
 Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Il ne craint point une mort rigoureuse ;  
 Il s'offre à vous , sans armes , sans secours ;  
 Et votre fuite est pour lui plus affreuse,  
 Que les lions, les tigres & les ours.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,  
Cruel lion de carnage altéré ?  
Que craignez-vous d'un amant misérable,  
Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Ce héros malheureux exprimoit en ces mots  
Sa honte & sa douleur extrême ;  
Quand , tout-à-coup , du fond des flots  
Protée , apparoissant lui-même :  
Que fais-tu , lui dit-il , foible & timide amant ?  
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?  
Est-ce d'aujourd'hui que les belles  
Ont recours au déguisement ?  
Répare ton erreur. La nymphe , qui te charme ,  
Va rentrer dans le sein des mers ;  
Attends-la sur ces bords ; mais que rien ne t'alarme ,  
Et songe que tu dois Achille à l'univers.

Le guerrier qui délibère,  
Fait mal sa cour au dieu Mars ;  
L'amant ne triomphe guère,  
S'il n'affronte les hasards.

Quand le péril nous étonne,  
N'importunons point les dieux :  
Vénus, ainsi que Bellone,  
Aime les audacieux.

Le guerrier qui délibère,  
Fait mal sa cour au dieu Mars ;

L'amant ne triomphe guère,  
S'il n'affronte les hafards.

Pélée, à ce discours, portant au loin sa vue,  
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix :  
Heureux, que pour lui seul l'occasion perdue  
Renaiffe une seconde fois !

Le cœur plein d'une noble audace,  
Il vole à la déesse ; il l'approche , il l'embrasse.  
Thétis veut se défendre ; & d'un prompt change-  
ment,

Employant la ruse ordinaire,  
Redevient, à ses yeux, lion, tigre, panthère ;  
Vains objets, qui ne font qu'irriter son amant.  
Ses desirs ont vaincu sa crainte :  
Il la retient toujours d'un bras victorieux ;  
Et, lassé de combattre, elle est enfin contrainte  
De reprendre sa forme & d'obéir aux dieux.

Amans, si jamais quelque belle,  
Changée en lionne cruelle,  
S'efforce à vous faire trembler ;  
Moquez-vous d'une image feinte ;  
C'est un fantôme que sa crainte  
Vous présente pour vous troubler.  
Elle peut, en prenant l'image  
D'un tigre ou d'un lion sauvage,  
Effrayer les jeunes amours :  
Mais, après un effort extrême,  
Elle redevient elle-même ;  
Et les dieux triomphent toujours.

## CANTATE VII.

## C I R C É.

**S**UR un rocher désert, l'effroi de la nature,  
Dont l'aride sommet semble toucher les cieus,  
Circé, pâle, interdite, & la mort dans les yeux,  
Pleuroit sa funeste aventure.  
Là ses yeux, errans sur les flots,  
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.  
Elle croit voir encore son volage héros;  
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,  
Elle le rappelle en ces mots,  
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots:

Cruel auteur des troubles de mon ame,  
Que la pitié retarde un peu tes pas:  
Tourne, un moment, tes yeux sur ces climats,  
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,  
Reviens, du moins, pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,  
Chérit encor l'amour qui l'a surpris;  
Amour fatal! Ta haine en est le prix:  
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,  
Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur des troubles de mon ame,  
 Que la pitié retarde un peu tes pas :  
 Tourne, un moment, tes yeux sur ces climats ;  
 Et, si ce n'est pour partager ma flamme,  
 Reviens, du moins, pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.  
 Mais bientôt, de son art employant le secours  
 Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,  
 Elle invoque, à grands cris, tous les dieux du  
 Ténare,

Les parques, Néméfis, Cerbère, Phlégéon,  
 Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Alefion.  
 Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :  
 La foudre dévorante aussitôt le consume.  
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;  
 Les astres de la nuit interrompent leur course :  
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;  
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour

Sa voix redoutable  
 Trouble les enfers ;  
 Un bruit formidable  
 Gronde dans les airs ;  
 Un voile effroyable  
 Couvre l'univers ;  
 La terre tremblante  
 Frémit de terreur ;  
 L'onde turbulente

Mugit de fureur;  
La lune sanglante  
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens  
Vont troubler le repos des ombres ;  
Les mânes éffrayés quittent leurs monumens ;  
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;  
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres,  
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens,  
Inutiles efforts ! amante infortunée,  
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.  
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,  
Des enfers déchaînés allumer la colère :  
Mais tes fureurs ne feront pas  
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime :  
L'amour est jaloux de ses droits.  
Il ne dépend que de lui-même ;  
On ne l'obtient que par son choix ;  
Tout reconnoît sa loi suprême,  
Lui seul ne connoît point de loix.

Dans les champs que l'hiver désole,  
Flore vient rétablir sa cour.  
L'Alcyon fuit devant Eole ;  
Eole le fuit à son tour.  
Mais sitôt que l'Amour s'envole,  
Il ne connoît plus de retour.

## CANTATE VIII.

++-----++

## CÉPHALE.

**L** A nuit d'un voile obscur couvroit encor les airs,  
 Et la seule Diane éclairoit l'univers :  
 Quand, de la rive orientale,  
 L'Aurore, dont l'amour avance le réveil,  
 Vint trouver le jeune Céphale,  
 Qui reposoit encor dans le sein du sommeil.  
 Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire ;  
 La surprise enchaîne ses sens :  
 Et l'amour du héros, pour qui son cœur soupire,  
 A sa timide voix arrache ces accens ;

Vous, qui parcourez cette plaine,  
 Ruisseaux, coulez plus lentement ;  
 Oiseaux, chantez plus doucement ;  
 Zéphirs, retenez votre haleine.

Respectez un jeune chasseur  
 Las d'une course violente ;  
 Et du doux repos qui l'enchanté,  
 Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,  
Ruisseaux, coulez plus lentement;  
Oiseaux, chantez plus doucement;  
Zéphyrs, retenez votre haleine.

Mais, que dis-je, où m'emporte une aveugle tem-  
dresse?

Lâche amant, est-ce là cette délicatesse,  
Dont s'enorgueillit ton amour?

Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée?  
Est-ce dans les bras de Morphée,

Que l'on doit d'une amante attendre le retour?

Il en est tems encore,  
Céphale, ouvre les yeux;  
Le jour plus radieux  
Va commencer d'éclorre;  
Et le flambeau des cieux  
Va faire fuir l'Aurore.  
Il en est tems encore,  
Céphale, ouvre les yeux.

Elle dit; & le dieu qui répand la lumière,  
De son char argenté lançant ses premiers feux;  
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupière  
D'un amant, à la fois heureux & malheureux.

Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle;

Mais, ô cris, ô pleurs superflus!

Elle fuit; & ne laisse à sa douleur mortelle,

Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus,  
Ainsi l'amour punit une froide indolence.  
Méritons ses faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour :  
Veillons, quand l'aurore veille.  
Le moment où l'on sommeille,  
N'est pas celui de l'amour.

Comme un zéphyr qui s'envole  
L'heure de Vénus s'enfuit,  
Et ne laisse, pour tout fruit,  
Qu'un regret triste & frivole.

N'attendons jamais le jour :  
Veillons quand l'aurore veille.  
Le moment où l'on sommeille  
N'est pas celui de l'amour.



## CANTATE IX.

## BACCHUS.

**C**'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire;  
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.

Qu'un autre apprenne à l'univers  
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire,  
Qu'il ressuscite, dans ses vers,

Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire:  
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux;  
C'est à toi seul que je me livre.

De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,  
En tous lieux je prétends te suivre.

C'est pour toi seul que je veux vivre  
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares  
Tu combles les cieux.  
C'est toi qui prépares  
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,  
Dans ce jus vanté,  
Boit, à pleine coupe,  
L'immortalité.

Tu prêtes des armes  
Au dieu des combats.  
Vénus, sans tes charmes,  
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème  
Tu domptes les sens;  
Et Phébus lui-même  
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires  
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité ?  
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires  
Suis-je en ce moment transporté ?  
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.  
Un mouvement confus de joie & de terreur  
M'échauffe d'une sainte audace ;  
Et les ménades, en fureur,  
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'amour :  
Venez embellir la fête  
Du dieu qui fit la conquête  
Des climats où naît le jour.  
Descendez, mère d'amour :  
Mars trop long-tems vous arrête.

Déjà le jeune sylvain,  
Ivre d'amour & de vin,

Poursuit Doris dans la plaine ;  
Et les nymphes des forêts,  
D'un jus pétillant & frais,  
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'amour :  
Venez embellir la fête  
Du dieu qui fit la conquête  
Des climats où naît le jour.  
Descendez, mère d'amour :  
Mars trop long-tems vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux :  
Je cède aux mouvemens que ce grand jour  
m'inspire.

Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,  
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre :  
Célébrons, entre nous un jour si glorieux.  
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,  
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux  
Qu'une aveugle vapeur attire.  
Laissons aux Scythes inhumains  
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage  
Les dards du centaure sauvage  
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone  
De l'innocence des repas.

Les satyres, Bacchus & Faune  
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires,  
Qui, par de tragiques forfaits,  
Ensanglantent, les doux mystères  
D'un dieu qui préside à la paix!

Bannissons l'affreuse Bellone  
De l'innocence des repas.  
Les satyres, Bacchus & Faune  
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre ?  
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.  
Remplissons cette coupe, entourons-nous de lierres  
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.  
Que d'athlètes soumis ! que de rivaux par terre !  
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin  
Ton assistance souveraine :  
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,  
Qui nagent dans les flots de vin.

Triomphe, victoire,  
Honneur à Bacchus :  
Publions sa gloire.  
Triomphe, victoire :  
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,  
Secondez nos voix.  
Sonnez leur défaite;  
Bruyante trompette,  
Chantez nos exploits.

Triomphe, victoire,  
Honneur à Bacchus:  
Publions sa gloire.  
Triomphe, victoire:  
Buvons aux vaincus.



## CANTATE X.



LES FILETS

DE VULCAIN.

LE soleil adoroit la reine du Paphos,  
 Et disputoit à Mars le cœur de l'immortelles;  
 Lorsqu'un coup du destin, fatal à son repos,  
 Du bonheur d'un riyal le fit témoin fidèle.

Confus, désespéré, jaloux,  
 Il court pour se venger d'un si cruel outrage,  
 Mais, au milieu de son courroux,  
 Une secrète voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas?  
 Étouffe ta colère,  
 Et ne t'aveugle pas,  
 Quand la raison t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux  
 Qu'excite une infidelle,  
 La vengent mieux de nous,  
 Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi, loin de punir  
 L'ingrate qui t'offense,

Tâche d'en obtenir  
Le prix de ton silence :

Fais-lui payer ta foi ,  
Presse, prie, intimide :  
L'amour sera pour toi ,  
Si la raison te guide.

Foible raison, hélas ! le dieu plein de fureur,  
Chez l'époux de Vénus va souffler la terreur.  
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,  
Ses yeux, ses yeux ont vu... ce qu'il ne peut plus  
taire.

A ce discours, Vulcain, de rage possédé,  
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.  
Malheureux ! Mais l'hymen fut toujours mal guidé ;  
Quand il prit le courroux pour guide.

Autour de ce réduit heureux,  
Théâtre où les amours célèbrent leur victoire,  
Il dispose, avec art, d'imperceptibles nœuds ;  
Plège où doit expirer leur honneur & sa gloire.

Craignez, amans trop heureux,  
Votre félicité même.

Plus un bonheur est extrême  
Et plus il est dangeteux.

Le dieu qui vous fait aimer,  
Vous enivre de ses charmes :  
Mais d'un amour sans alarmes  
On doit toujours s'alarmer.

Craignez, amans trop heureux,  
 Votre félicité même.  
 Plus un bonheur est extrême,  
 Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence,  
 Mars & Vénus surpris sont la fable des cieux.  
 Déjà tout fier de sa vengeance,  
 Vulcain, à ce spectacle, appelle tous les dieux.  
 Déjà, sur cet objet, leur troupe se partage :  
 Quand, tout-à-coup, Momus court à ce dieu peu  
 sage,  
 Et d'un laurier burlesque orne son triste front.  
 Tout l'Olympe éclata de rire ;  
 Et Vulcain, effuyant mille traits de satire,  
 S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher son affront ;

Heureux, qui se rend maître  
 D'un stérile courroux !  
 C'est être heureux époux,  
 Que de seindre de l'être ;  
 Et plus on est jaloux,  
 Moins on doit le paroître.  
 Vénus fait se contraindre :  
 Elle fuit le grand jour.  
 De sa paisible cour  
 L'himen doit peu se plaindre ;  
 Et ce n'est point l'amour,  
 C'est Momus qu'il doit craindre.

## CANTATE XI.

## CONTRE L'HIVER.

**A**RBRES dépouillés de verdure,  
 Malheureux cadavres des bois,  
 Que devient aujourd'hui cette riche parure  
 Dont je fus charmé tant de fois ?  
 Je cherche, vainement, dans cette triste plaine ;  
 Les oiseaux, les zéphirs, les ruisseaux argentés :  
 Les oiseaux sont sans voix, les zéphirs sans haleine ;  
 Et les ruisseaux dans leur course arrêtés.  
 Les aquilons fougueux règnent seuls sur la terre ;  
 Et mille horribles sifflemens  
 Sont les trompettes de la guerre  
 Que leur fureur déclare à tous les élémens.

Le soleil, qui voit l'insolence  
 De ces tyrans audacieux,  
 N'ose étaler, en leur présence,  
 L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage ;  
 Il est sans force & sans vigueur ;  
 Et la pâleur sur son visage  
 Peint sa tristesse & sa langueur.

Le soleil, qui voit l'insolence  
De ces tyrans audacieux,  
N'ose étaler, en leur présence,  
L'or de ses rayons précieux.

Du tribut que la mer reçoit de nos fontaines;  
Indignés & jaloux, leur souffle mutiné  
Tient les fleuves chargés de chaînes,  
Et soulève contr'eux l'Océan déchaîné.  
L'orme est brisé, le cèdre tombe,  
Le chêne le plus dur succombe  
Sous leurs efforts impérieux ;  
Et les saules couchés, étalant leurs ruïnes,  
Semblent baisser leur tête, & lever leurs racines  
Pour implorer la vengeance des cieux.

Bois paisibles & sombres,  
Qui prodiguez vos ombres  
Aux larcins amoureux,  
Expiez tous vos crimes,  
Malheureuses victimes  
D'un hiver rigoureux.

Tandis qu'affis à table,  
Dans un réduit aimable,  
Sans soins & sans amour,  
Près d'un ami fidèle,  
De la saison nouvelle  
J'attendrai le retour.

**CANTATE**

## CANTATE XII.

## POUR L'HIVER.

**V**OUS, dont le pinceau téméraire  
 Représente l'hiver sous l'image vulgaire  
 D'un vieillard foible & languissant,  
 Peintres injurieux, redoutez la colère  
 De ce dieu terrible & puissant.  
 Sa vengeance est inexorable :  
 Son pouvoir jusqu'aux cieus fait porter la terreur ;  
 Les efforts des titans n'ont rien de comparable  
 Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,  
 Il met les fleuves aux fers ;  
 Le seul vent de son haleine  
 Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre  
 Les aquilons furieux :  
 Il arrête le tonnerre  
 Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,  
 Il met les fleuves aux fers ;

Le seul vent de son haleine  
Fait trembler tout l'univers.

Mais, si sa force est redoutable,  
Sa joie est encore plus aimable:  
C'est le père des doux loisirs.

Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs;  
Il invite aux festins, il anime la scène.  
Les plus belles saisons sont des saisons de peines;  
La sienne est celle des plaisirs.  
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne;  
Cérès, des biens qu'elle produit;  
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne;  
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel & de l'onde,  
Le soleil, la terre & l'air,  
Tout travaille dans le monde  
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble  
Bacchus, l'Amour & les jeux.  
Ces dieux ne règnent ensemble  
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel & de l'onde,  
Le soleil, la terre & l'air,  
Tout travaille dans le monde  
Au triomphe de l'hiver.

## CANTATE XIII.

## SUR UN BAISER.

**P**AR un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,  
 De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix :  
 Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,  
 Ainsi je doute encor de ma félicité :  
 Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un  
     mensonge ;  
 Mais il dura trop peu pour une vérité.

Amour, ceux que tu captives  
 Souffrent des maux trop cruels,  
 Leurs douceurs sont fugitives,  
 Et leurs tourmens éternels.

Après de mortelles peines,  
 Tu feins de combler nos vœux ;  
 Mais tes rigueurs sont certaines,  
 Et tes plaisirs sont douteux.

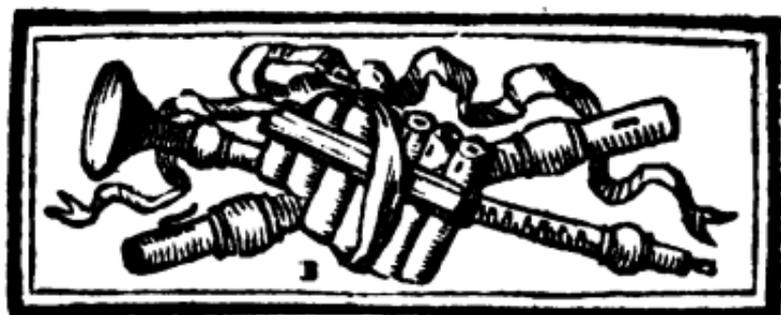
Amour, ceux que tu captives  
 Souffrent des maux trop cruels ;

Leurs douceurs sont fugitives  
Et leurs tourmens éternels.

Qui peut donc m'affranchir de cette inquiétude  
Qui rend mon bonheur incertain ?  
Iris, guérissez-moi d'une peine si rude.  
Le remède est en votre main.

Si sur cette bouche adorable,  
Que Vénus prit soin d'embellir,  
Je pouvois encor cueillir  
Quelqu'autre faveur plus durable,  
Cette douce félicité  
Fixeroit mon ame incertaine ;  
Et je ne serois plus en peine,  
Si c'est mensonge ou vérité.

*Fin des Cantates.*



P O É S I E S  
D I V E R S E S.



É G L O G U E.  
P A L É M O N , D A P H N I S.

P A L É M O N .

Q U E L S lieux t'ont retenu caché depuis deux  
jours ,  
Daphnis? Nous avons crute perdre pour toujours;  
Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asyles,  
Nos hameaux sont déserts & nos champs inutiles.

D A P H N I S .

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.  
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.  
La ville a tout séduit, & sa magnificence  
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.  
Je l'ai vue à la fin, cette grande cité :

Quel éclat ! Mais hélas ! quelle captivité !  
 Cependant nous courons , fuyant la solitude ,  
 Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.  
 Sous de riches lambris , qui ne sont point à nous ,  
 Devant ses habitans nous ployons les genoux.  
 J'ai vu même près d'eux nos bergers, nos bergères,  
 Affecter, je l'ai vu, leurs modes étrangères,  
 Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,  
 Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.  
 Qui l'eût cru ? De nos champs l'agréable peinture,  
 Ces fertiles côteaux où se plaît la nature ,  
 Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,  
 Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,  
 Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages  
 Sont pour eux désormais de trop viles images.  
 Ils savent seulement chanter sur leurs hautbois  
 Je ne fais quel amour inconnu dans nos bois,  
 Tissé de mots brillans, où leur esprit se joue,  
 Badinage affecté que le cœur défavoue.  
 Enfin te le dirai-je, ô mon cher Palémon !  
 Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

P A L É M O N.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre,  
 S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils  
 l'être !  
 Le lion n'est point fait pour tracer les sillons,  
 Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.  
 Voit-on le paon superbe, oubliant son plumage,

De la simple fauvette affecter le ramage?  
L'amarante, emprunter la couleur du gazon?  
Et le loup, des brebis revêtir la toison?

## D A P H N I S.

Oh! si jamais le ciel à nos vœux plus facile,  
Faisoit revivre ici ce berger de Sicile,  
Qui le premier, chantant les bois & les vergers  
Au combat de la flûte instruisit les bergers!  
Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone  
Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone!  
Tous deux pleins de douceur, admirables tous  
deux,

Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux,  
Soit que de Thestylis l'amoureuse folie  
Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie:  
Quel dieu sur leurs doux sons formera notre voix?  
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois  
Les faunes, les sylvains, les nymphes, les dryades,  
Les sélènes tardifs, les humides naïades,  
Et le dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,  
Danser au-milieu d'eux, à l'ombre des buissons?

## P A L É M O N.

Que faire, cher Daphnis? Nos regrets ni nos plaintes  
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.  
Mais toi, disciple heureux de ces maîtres vantés,  
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés,

Quand, sous tes doigts légers l'air trouvant un  
passage,

Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image,  
Les muses t'avoient, & de leurs favoris  
Ménalque eût oté seul te disputer le prix.

## D A P H N I S.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même ;  
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.  
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,  
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais ;  
Et même nos pasteurs. mais je suis peu crédule,  
M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

## P A L É M O N.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.  
Cen'est qu'une chanson simple & presque sans art ;  
Mais les timides fleurs, qui se cachent sous  
l'herbe,  
Ont leur prix aussi bien que le pavot superbe.  
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

## D A P H N I S.

Je m'en souviens. Elle est aisée à retenir.  
*L'ardente canicule a tari nos fontaines.*  
*L'aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines.*  
On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins,  
*Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisins.*

*Qui rend ainsi la terre aride & languissante?  
Faut-il le demander? Célimène est absente.*

P A L É M O N.

*Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,  
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.  
J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras her-  
bages :*

*Cependant il languit parmi les pâturages.  
J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour, pour se venger,  
Fait périr à la fois & moutons & berger.*

D A P H N I S.

*La fuite vaut bien mieux, & ne fut pas perdue:  
Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.  
L'amour est dangereux. Mais ce n'est point l'Amour  
Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour :  
C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'alarme,  
Qui sans doute sur nous a jetté quelque charme.*

P A L É M O N.

*Tu m'en fais souvenir. Oh! qu'il fut étonné!  
Je crois que de long-tems il ne t'a pardonné.  
Mais si j'osois encor te faire une prière:  
Te souvient-il du jour que dans cette bruyère  
Tu chantois, en goûtant la fraîcheur du matin,  
Ces beaux vers, imités du grand pasteur latin:  
Revenez, revenez, aimable Galatée?*

Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.  
Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut  
frappé !

J'ai retenu le chant , les vers m'ont échappé.

D A P H N I S.

Voyons. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.  
*Revenez, revenez, aimable Galatée :*  
*Déjà d'un vert naissant nos arbres font parés &*  
*Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés.*  
*Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?*  
*Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages ?*  
*Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attraits,*  
*Revenez ! les dieux même ont aimé les forêts.*  
*Le timide belier se plaît dans les campagnes,*  
*Le chevreuil dans les bois, l'ourse dans les montagnes :*  
*Pour moi (de notre instinct nous suivons tous les loix),*  
*Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.*

P A L É M O N.

Est-ce tout ? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre  
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

D A P H N I S.

Il est vrai. Mais, berger, chaque chose a son cours.  
Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.  
Tout change. Maintenant les guerrières trompettes  
Font taire les hautbois & les humbles musettes :

Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant  
Voudroit à nos chansons accorder un instant ?  
Les accens les plus doux des cygnes du Méandre .  
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre :  
Finiſſons ; auſſi bien le ſoleil ſ'obſcurcit :  
Du côté du midi le nuage groſſit ;  
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines ,  
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines .  
Adieu , les moisſonneurs regagnent le hameau ,  
Et Lycas a déjà ramené ſon troupeau .



## L E T T R E

A M. D E L A F O S S E,

CÉLÈBRE POÈTE TRAGIQUE,

*Écrita de Rouen, où l'auteur attendoit un vaisseau  
pour passer en Angleterre.*

**D**E P U I S que nous primes congé  
Du réduit assez mal rangé,  
Où votre muse pythonisse  
Évoque les ombres d'Ulyffe,  
De Thésée & de Manlius,  
Comme l'auteur d'Héraclius  
Faisoit jadis celles d'Horace,  
De Rodrigue & de Curiace :  
J'ai quatre mauvais jours passé,  
Sans, ie vous jure, avoir pensé  
(Duffiez-vous me croire un stupide)  
Qu'il fût au monde un Euripide.  
Toutefois je me souviens bien  
De notre dernier entretien,  
Que je terminai par vous dire  
Que j'aurois soin de vous écrire.

Je vous écris donc ; & voici  
De mon vóyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,  
Et la nuit replioit ses voiles,  
Lorsque je quittai mon chevet,  
Pour m'acheminer chez Blavet.  
Un carosse sexagénaire  
D'abord s'offre à mon luminaire,  
Attelé de six chevaux blancs,  
Dont les côtes à travers blancs,  
A supputer peu difficiles,  
Marquoient qu'ils jefinoient les vigiles  
*Et le carême entièrement.*  
J'entre ; & dans le même moment  
Je vois arriver en deux bandes  
Trois Normands & quatre Normandes,  
Avec qui, pauvre infortuné,  
J'étois à rouler destiné.  
On s'affemble, chacun se place.  
Sous le poids de l'horrible masse  
Déjà les pavés sont broyés :  
Les fouets hâtifs sont déployés,  
Qui de cent diverses manières  
Donnent à l'air les étrivières.  
Un jeune esprit aérien,  
Trop voisin de nous pour son bien,  
En reçut un coup sur le rable,

Qui lui fit faire un cri de diable :  
Car, si vous n'en êtes instruit,  
Le son qu'un coup de fouet produit,  
N'en déplaît aux doctes pancartes  
Et des Rohaults & des Descartes,  
Vient beaucoup moins de l'air froissé,  
Que de quelque sylphe fessé,  
Qui, des humains cherchant l'approche,  
En reçoit bien souvent taloche,  
Puis va criant comme un perdu.  
Nos coursiers, ce bruit entendu,  
Connoissant la verge ennemie,  
Rappellent leur force endormie.  
Ils tirent. Nous les excitons.  
Le cocher jure. Nous partons.

Nous poursuivions notre aventure,  
Lorsque l'inférieure voiture,  
Après environ trente pas,  
Nous renversa de haut en bas.  
Horrible fut la culebute  
Mais voici le pis de la chute.  
Les chevaux, malgré le cocher,  
S'obstinent à vouloir marcher.  
En vain le moderne Hippolite  
S'oppose à leur fougue subite :  
Sans doute en ce désordre affreux,  
*Un dieu pressoit leurs flancs poudreux.*

A la fin leur fureur s'arrête :  
Et moi , non sans boffe à la tête ,  
Avec quelque secours d'autrui ,  
Je fors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique  
Je mettrai fin à ma chronique ;  
Et de peur de vous ennuyer ,  
Je supprime un volume entier  
D'aventures longues à dire ,  
Et plus longues encore à lire.  
Vous saurez seulement qu'enfin  
J'arrivai , dimanche matin ,  
A Rouen , séjour du sophisme ,  
Accompagné d'un rhumatisme ,  
Qui me tient tout le dos perclus ,  
Et me rend les bras superflus.  
En ce fâcheux état , beau sire ,  
Je ne laiffe de vous écrire ,  
Et me crois de tous maux guéri  
Au moment que je vous écri.  
Car en nul endroit du royaume  
Il n'est cataplasme ni baume  
Qui pût me faire autant de bien  
Que cette espèce d'entretien.  
A tant , seigneur , je vous souhaite  
Longue vie & santé parfaite ,  
Et toujours ample déjeûné

Des lauriers de Melpoméné :  
Tandis que pour sortir de France ,  
Prenant mes maux en patience ,  
J'attends entre quatre rideaux  
Le plus paresseux des vaisseaux.



## V E R S

*Envoyés à une demoiselle le jour de St. Denis ,  
sa fête.*

**V**ous imitez fort mal, soit dit sans vous  
déplaire,  
La charité fervente & le zèle exemplaire  
Du saint & célèbre patson  
Dont on vous a donné le nom.  
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres;  
Son zèle y renversa le culte des païens:  
Mais vos yeux font plus d'idolâtres  
Qu'il ne fit jamais de chrétiens.  
Et j'admire la providence,  
D'avoir en divers tems placé votre naissance;  
Car si l'on vous eût vu vivans en même lieu,  
On eût perdu le fruit de ses soins charitables:  
Vous eussiez fait donner aux diables  
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.



## S O N N E T

*A UN BEL ESPRIT, GRAND PARLEUR.*

**M**ONSIEUR l'auteur, que Dieu confonde,  
Vous êtes un maudit bavard :  
Jamais on n'ennuya son monde  
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore ;  
Mais les ennuyeux, tels que vous,  
Eussiez-vous plus d'esprit encore,  
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles ;  
Passe encor, ce n'est pas merveilles ;  
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe  
D'un homme d'esprit qui m'ennuie !  
J'aimerois cent fois mieux un sot.



## S T A N C E S

## SUR LES MISÈRES DE L'HOMME.

QUE l'homme est bien durant sa vie  
Un parfait miroir de douleurs !  
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,  
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,  
Un pédant porteur de tristesse ;  
Des livres de toutes couleurs,  
Des chatimens de toute espèce.

L'ardente & fouguese jeunesse  
Le met encore en pire état ;  
Des créanciers, une maîtresse,  
Le tiraillent comme un forçat.

Dans l'âge mûr autre combat,  
L'ambition le sollicite,  
Richesses, honneur, faux éclat,  
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;  
Mauvaise humeur, infirmité ;

Toux, gravelle, goutte, pituite  
Assiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,  
Un directeur s'en rend le maître.  
Il meurt enfin peu regretté.  
C'étoit bien la peine de naître !

*Fin du tome Premier.*



# T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

<b>O</b> DESSACRÉES, LIVRE PREMIER.	
<b>O</b> DE PREMIÈRE tirée du Pseaume XIV. <i>Caractère de l'homme juste.</i>	Page 1
<b>O</b> DE II. tirée du Pseaume XVIII. <i>Mouvements d'une ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.</i>	3
<b>O</b> DE III. tirée du Pseaume XLVIII. <i>Sur l'aveuglement des hommes du siècle.</i>	7
<b>O</b> DE IV. tirée du Pseaume LVII. <i>Contre les hypocrites.</i>	10
<b>O</b> DE V. tirée du Pseaume LXXI. <i>Idée de la véritable grandeur des rois.</i>	13
<b>O</b> DE VI. tirée du Pseaume XC. <i>Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.</i>	17
<b>O</b> DE VII. tirée du Pseaume CXIX. <i>Contre les calomnieurs.</i>	21
<b>O</b> DE VIII tirée du Pseaume CXLV. <i>Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.</i>	23
<b>O</b> DE IX. tirée des Cantiques d'Ezéchias ; <i>ISAÏE, Chap. 38. Pour une personne convalescente.</i>	25
<b>O</b> DE X. tirée du Pseaume XLIX. <i>Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la prière.</i>	29

- ODE XI. tirée du Pseaume LXXII. *Inquiétude de l'ame sur les voies de la providence.* Pag. 33
- ODE XII. tirée du Pseaume XCVI. & appliquée au jugement dernier. *Misère des réprouvés. Félicité des élus.* 37
- ODE XIII. tirée du Pseaume CXXIX. *Sentiment de pénitence.* 39

ODES, LIVRE SECOND.

- ODE PREMIÈRE. *Sur la naissance de Monseigneur le duc de Bretagne.* 41
- ODE II. *A M. l'abbé Courtin.* 48
- ODE III. *A M. Rouillé du Coudray, conseiller d'état, ci-devant directeur des finances.* 53
- ODE IV. *A M. d'Uffé.* 56
- La même en italien.* 57
- ODE V. *A M. Duché, dans le tems qu'il travailloit à sa tragédie de Débora.* 66
- ODE VI. *A la Fortune.* 68
- ODE VII. *A une veuve.* 74
- ODE VIII. *A M. l'abbé de Chaulieu.* 78
- ODE IX. *A M. le marquis de la Fare.* 80
- ODE X. *Sur la mort de S. A. S. M. le prince de Conti, arrivée au mois de Février 1709.* 87
- ODE XI. *Faite en Angleterre pour madame la D<sup>\*\*\*</sup> de N<sup>\*\*\*</sup>, sur le gain d'un procès intenté contre son mariage.* 94
- ODE XII. *A Philomèle.* 98
- ODE XIII. *Sur un commencement d'année.* 100

## ODES, LIVRE TROISIÈME.

- ODE PREMIÈRE. *A S. A. S. M. le prince Eugène de Savoie.* Page 103
- ODE II. *A M. le comte de Bonneval, lieutenant-général des armées de l'Empereur.* 112
- ODE III. *A Malherbe, contre les détracteurs de l'antiquité.* 118
- ODE IV. *A M. le comte de Sinzindorf, chancelier de la cour impériale.* 125

## ODES, LIVRE QUATRIÈME.

- ODE PREMIÈRE. *A l'impératrice Amélie.* 131
- ODE II. *Sur les divinités poétiques.* 138
- ODE III. *Sur le devoir & le sort des grands hommes.* 144
- ODE IV. *A M. le comte de Launoy, gouverneur de Bruxelles, sur une maladie de l'auteur, causée par une attaque de paralysie, en l'année 1738.* 150

## ODES EN MUSIQUE,

## OU CANTATES ALLÉGORIQUES.

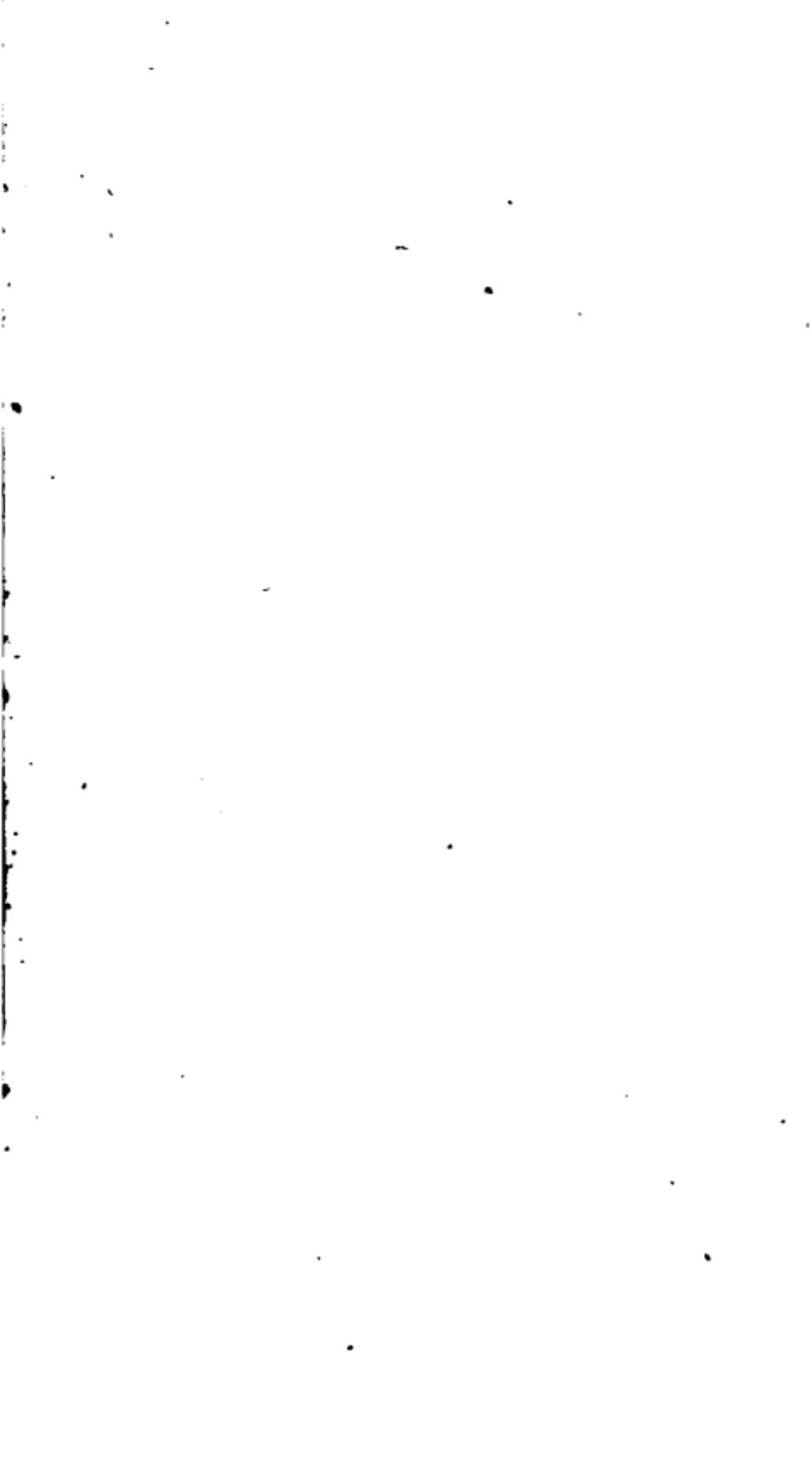
- CANTATE PREMIÈRE. *Diane.* 159
- CANTATE II. *Adonis.* 162
- CANTATE III. *Le triomphe de l'Amour.* 165
- CANTATE IV. *L'Himen.* 168
- CANTATE V. *Amygone.* 171
- CANTATE VI. *Thétis.* 174

CANTATE VII. <i>Circé.</i>	Page 177
CANTATE VIII. <i>Céphale.</i>	180
CANTATE IX. <i>Bacchus.</i>	183
CANTATE X. <i>Les filets de Vulcain.</i>	188
CANTATE XI. <i>Contre l'Hiver.</i>	191
CANTATE XII. <i>Sur l'Hiver.</i>	193
CANTATE XIII. <i>Sur un Baïser.</i>	195

P O É S I E S D I V E R S E S.

<i>Églogue. Palémon &amp; Daphnis.</i>	197
<i>Lettre à M. de la Fosse, célèbre poëte tragique, écrite de Rouen, où l'auteur attendoit un vaisseau pour passer en Angleterre.</i>	204
<i>Vers envoyés à une demoiselle le jour de St. Denis, sa fête.</i>	209
<i>Sonnet à un bel esprit, grand parleur.</i>	210
<i>Stances sur les misères de l'homme.</i>	211

Fin de la Table.



Ludwig Rosenthal's

Antiquariat

12.12.1988

[VOLT.]

881238

